

Belgique 3 Fr. / Bulgarie 5 lev. / Croatie 6 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / Hongrie 40 millér
 Italie 3 lire. / Norvège 50 øre. / Pays-Bas 25 cent. / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 6 dinars / Suisse 50 centimes / Turquie 20 kurus.
 Styrie métropolitaine, Marché de l'Est 40 Fl.



Montage d'un fuselage dans l'atelier d'une des usines aéronautiques les plus connues d'Europe

Encore et encore des avions

*Dans ce numéro:
Une nation au travail — Photographies prises dans le Protectorat*



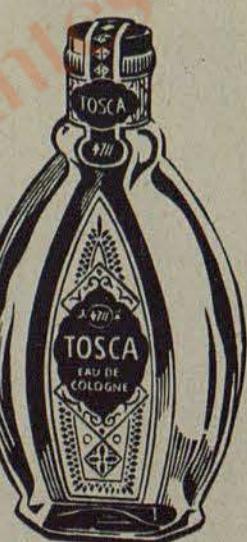
TOSCA
EAU DE COLOGNE

CRÉATION MAGISTRALE
DE LA CÉLÈBRE MAISON

N°4711.

POUR LES JOURS DE FÊTE

Fraîcheur et parfum, charme et grâce, par l'Eau de Cologne TOSCA 4711, heureuse combinaison d'Eau de Cologne classique, rafraîchissante, avec le parfum enchanteur TOSCA.



COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN



Oh, Suzanna, dont you cry for me —
Des Américains, faits prisonniers en Tunisie,
sont conduits en captivité, à l'arrière, en dehors
de la zone de combat. — Photo Dr. Fetti (PK)

La guerre souterraine contre l'empire

par Giselher Wirsing

SIX mois environ avant le déclenchement de cette guerre, je pris un des confortables avions de la société égyptienne Misr Air Lines, du Caire à Bagdad. Par hasard, une place près de moi était occupée par le major Richardson, personnalité connue dans tout le Proche-Orient et l'un des organisateurs de l'Imperial Airways, société étroitement liée à la R.A.F. De l'autre côté, se trouvait un jeune Américain qui, plus tard, se fit connaître comme directeur d'une grande société de mines. Le vol au-dessus de l'immense désert syrien fut ennuyeux. Entre nous, une conversation s'engagea.

Des nuages menaçants, déjà, à cette époque, couvraient l'horizon des grandes puissances. Nous parlâmes très franchement. L'atmosphère propre aux longs vols transcontinentaux, plus encore que l'ambiance des voyages en mer, est propice à de telles conversations. Le major Richardson était d'humeur agressive. Décu par l'accord de Munich, il me dit: « Vous devez savoir que nous nous battrons ! » Je lui répondis: « Peut-être... mais je crois que ce sera notre compagnon de voyage qui en profitera ! » Richardson reprit: « Cela se peut. Votre pays est notre ennemi pour les prochaines dé-

cades ». Et se tournant vers l'Américain: « Le vôtre, peut-être, pour les siècles à venir ». Ce n'était qu'une boutade et, dans la suite, Richardson s'efforça même de la faire oublier. Depuis, je me suis demandé quelquefois si le major anglais se souvenait encore de ses paroles, à moins qu'il ne soit tombé dans les combats d'Afrique.

Quels sont les buts de guerre des Etats-Unis ?

Est-ce vraiment l'écrasement des forces de l'Axe, comme le prétend la thèse officielle américaine ? Il se peut

que la grande masse américaine et quelques optimistes en Angleterre le croient encore. Mais les meilleurs dirigeants des Etats-Unis savent, la classe supérieure anglaise et, surtout, Staline savent aussi que ces desseins avoués de l'Amérique n'ont qu'une importance secondaire si on les juge à la lumière de ce qui s'est réellement passé pendant ces derniers mois. Existe-t-il un but de guerre raisonnable ou compréhensible que les Américains pourraient viser en Europe ? Personne aux Etats-Unis n'a jamais essayé de le formuler. L'Angleterre et l'Amérique ont garanti aux Soviets la domination de

l'Europe au cas d'une victoire commune. « De telles perspectives, écrivait Voigt, l'éditeur du « Nineteenth Century », en avril 1942, du point de vue anglais ne sont pas l'idéal... Mais il vaut infinité mieux pour nous d'avoir les Russes sur le Rhin que les Allemands sur la Volga. » En décembre 1942 encore, Eden, speaker de la Chambre des communes, renouvelait cette affirmation, et les Américains, par de nombreuses déclarations officielles, se sont rangés absolument à cet avis. Peut-on, dès lors, conclure que l'Angleterre et l'Amérique ne font la guerre que pour la satisfaction des

visées soviétiques de conquête en Europe ? Nous ne voyons pas qui aurait la naïveté de le croire. D'autre part, les Américains pourraient-ils attendre quelque chose de la domination de l'Europe ? A cette hypothèse, on ne peut que répondre négativement.

Le résultat de ces réflexions conduit à penser qu'il se fait, en réalité, une seconde guerre, dérobée aux regards par la guerre apparente de l'Angleterre, des U.S.A. et des Soviets contre les forces tripartites : on pourrait l'appeler une guerre « souterraine ». Et cette guerre occulte correspond aux vrais desseins américains. Si cela

Le Protectorat dans l'espace grand allemand

«Toutes les rivières de Bohême coulent vers l'Allemagne»

SI l'on examine, sur une carte d'Europe, le protectorat de Bohême-Moravie, on se rend immédiatement compte qu'il constitue l'une des régions naturelles que, depuis des siècles, le peuple allemand considère comme son espace vital. Géographiquement et économiquement, sinon même historiquement et politiquement, la Bohême et la Moravie appartiennent à la Grande Allemagne.

La géographie nous enseigne que les chaînes de montagnes encadrant la Bohême et la Moravie (Erzgebirge, forêt de Bohême et monts des Sudètes) forment le massif central allemand, et que le plateau de la Bohême centrale est relié au bassin viennois. De l'autre côté, s'allongent les Carpates, entre la Bohême et la Moravie, d'une part, et, d'autre part, entre la Slovaquie et la Hongrie. Ces montagnes de l'Allemagne centrale sont coupées de si nombreux cols que le voyageur les traverse sans éprouver même la sensation de difficultés à vaincre. Et les rivières de Bohême et de Moravie ne font pas moins partie intégrante de l'espace allemand que ses monts et ses plaines. «Toutes les rivières de Bohême coulent vers l'Allemagne», dit le proverbe. De fait, tous ces cours d'eau cherchent à rejoindre l'Elbe ou à se frayer un passage vers l'Oder ou le Danube, les grands fleuves, artères vitales du domaine économique allemand.

Le plus grand géographe de l'Europe pendant la Renaissance, l'Italien Aeneas Silvio Piccolomini, qui devint plus tard le pape Pie II, disait déjà que la Bohême était le cœur de l'Allemagne. Et pourtant, au XV^e siècle, la notion de l'Allemagne était loin d'être aussi nette qu'aujourd'hui.

En 1925, à une époque où il n'était pas encore question d'un nouvel ordre européen, un maître de la science géographique, Albrecht Penck, déclarait : «Bohème, Moravie et Silésie, tout entières, appartiennent au domaine culturel allemand. Toutes les villes y présentent un pur caractère germanique. Allemands, Tchèques et Bohémiens ont la même manière de vivre, et leurs maisons mêmes se ressemblent.»

Il suffit de parcourir la région montagneuse de l'Allemagne centrale pour se rendre à l'évidence : les villes du protectorat, comme Prague, Brunn, Iglaü, Pilsen, Eger, etc., présentent rigoureusement le même aspect et la même culture.

L'appartenance de la Bohême et de la Moravie à l'espace grand allemand apparaît également dans le réseau des voies de communication créées par l'homme. Pas moins de treize voies ferrées relient, par le nord et par le sud, la Bohême et la Moravie à l'espace allemand : ce sont

les lignes Budweis-Linz, Budweis-Znaim, Pilsen-Eger, Prague-Sazaz, Prague-Leitmeritz, Turnau-Gablonz, Starkebach-Trautnau, Senftenberg-Mährisch Trubau, Olmütz-Freudental, Freiberg-Mährisch Ostrau, Cadca-Jablunka, Vienne-Brunn et Vienne-Znaim.

La chaîne de montagnes frontière entre la Moravie et la Slovaquie n'était, par contre, jusqu'à ces derniers temps, traversée d'aucune ligne ferroviaire. Or, les voies ferrées, suivant l'expérience, ne sont établies qu'entre régions dont les conditions économiques entraînent un échange entre denrées agricoles et produits manufacturés. Le réseau ferroviaire de Bohême et Moravie en témoigne eloquemment, en même temps qu'il démontre l'unité économique de ces régions avec les provinces allemandes mitropoliennes.

L'intensité des relations économiques de l'ancienne Tchécoslovaquie avec l'ancien Reich et avec l'Autriche, relations que l'on cherchait d'ailleurs — c'est de notoriété — à freiner le plus possible, ressort pleinement des statistiques commerciales de 1932, dernière année avant la prise du pouvoir par le national-socialisme : alors que les importations et exportations tchècoslovaques en provenance ou à destination de l'Allemagne s'élevaient respectivement à 1.973 et à 1.198 millions de couronnes, alors que les importations tchècoslovaques en provenance de la petite Autriche atteignaient 1.031 millions de couronnes, les exportations tchèques vers les autres pays, en transit par l'Elbe et le port franc de Hambourg, ne dépassaient pas 675 millions de couronnes.

L'intégration du protectorat dans le Reich grand allemand a puissamment contribué à développer son économie, car l'industrie et l'agriculture dans le sud-est allemand, entre Vienne, Breslau, Dresde, Hot, Passau et Linz, se complètent naturellement. On ne reverra plus le chômage dans les Sudètes, ni l'excès de population à Prague, ni l'isolement de Linz. Et Vienne a déjà retrouvé les matières premières de Silésie et de Moravie qui lui faisaient tant défaut après le traité de Saint-Germain.

Du point de vue de la stratégie générale allemande, le regroupement de l'espace bohémien-morave dans le Reich n'est pas non plus sans signification. Tout Etat doit, en effet, chercher à mettre la longueur de ses frontières en harmonie avec la superficie de ses terres. L'incorporation du protectorat dans le Reich a ramené les frontières de 7.470 à 5.820 kilomètres. Cette longueur de la frontière du Reich grand allemand est plus petite que celle même du Reich diminué de 1920, qui était de 6.400 kilomètres. La population du Reich, depuis le traité de Ver-

sailles, est passée en chiffres ronds à 86 millions d'habitants, augmentée ainsi d'environ 26 millions.

L'ancienne Tchécoslovaquie était le type d'un Etat mal conformé. On disait à bon droit qu'elle ressemblait à un crocodile, la gueule tournée vers le Reich. Une des conséquences de cette forme anormale était les dépenses élevées des Tchèques pour l'entretien

de leur armée et de leur police de frontières : en rapport avec le chiffre de la population, elles constituaient la plus lourde charge de tous les Etats européens. La désagrégation de l'ex-Tchécoslovaquie et la création du protectorat de Bohême-Moravie ont ramené le peuple tchèque dans la communauté du Reich, en même temps qu'elles reconstituaient les pays de

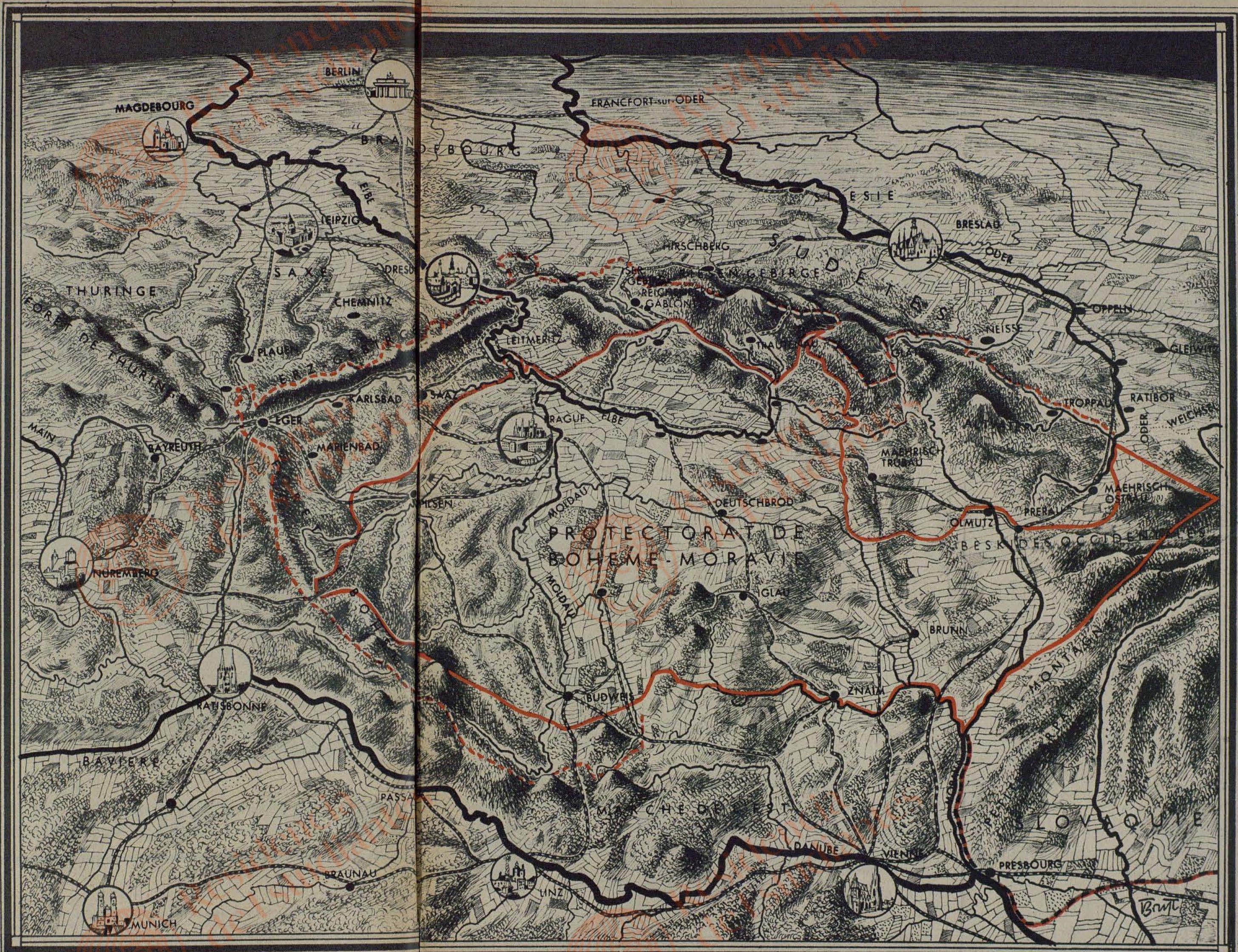
Après la dissolution de l'Etat tchècoslovaque en 1939, le protectorat de Bohême et de Moravie a été créé. Notre carte montre sa position naturelle à l'intérieur du Reich Grand Allemand. Le pointillé rouge marque l'étendue de la Tchéquie jusqu'en 1939.

Bohême et de Moravie en leur unité géopolitique. La solution des problèmes vitaux d'un millénaire rentre désormais, pour cette région de l'Europe centrale, dans les normes de la politique naturelle et des nécessités ethniques, et les lois existantes y retrouvent une efficacité reconnue.

Le cours entier de l'Histoire prouve que chaque fois que le peuple tchèque

s'est séparé du peuple allemand ou même s'est tourné contre lui, il en est résulté un nouveau coup du sort. Chaque fois qu'il s'est rangé à ses côtés, il a connu la prospérité et l'épanouissement. De son ajustement à l'Allemagne dépend pour lui heure ou malheur. A toutes les époques de son ascension économique ou culturelle, le peuple tchèque s'est trouvé dans la

confédération germanique et a été l'un des éléments de l'empire. Il a été entraîné par le germanisme ancien et moderne. L'influence allemande ne s'y est jamais démentie. Elle s'est, au contraire, de plus en plus fortement exercée, aussi bien dans le domaine ethnique que dans le déploiement économique ou dans son existence même comme peuple.





Un combattant chevaleresque: homme d'Etat, aviateur à l'est et à l'ouest, homme. Reinhard Heydrich aimait les sports. Il était connu comme un des meilleurs escrimeurs d'Europe.



Un concert à Prague: le vice-protecteur du Reich, Reinhard Heydrich; à sa droite, sa femme.

L'HERITAGE

«Signal» donne, dans ce numéro, une série de reportages sur le protectorat de Bohême-Moravie qui, de toutes les différentes parties du Reich Grand Allemand, occupe, du point de vue de la politique, une position particulière d'un intérêt mondial. Un article sur la situation géographique du protectorat et les conséquences qui en résultent ouvre, dans les pages 4 et 5, la série de ces articles. L'article suivant nous parle des temps présents. Il nous donne un portrait de Reinhard Heydrich, vice-protecteur de Bohême-Moravie, assassiné à Prague en été 1942. Ce qu'il a créé pendant la courte période de son activité est, par sa mort, devenu, pour ainsi dire, un testament. Allemands et Tchèques sont les exécuteurs de ses idées pour la reconstruction du protectorat.

ON peut se demander si, en dehors des Allemands et des Tchèques, le grand public sait ce que signifie le rétablissement de la tradition de saint Venceslas par le président Hacha, plaçant la Bohême et la Moravie sous la protection du Reich. Venceslas fut roi de Bohême, il y a mille ans. En 929, il fut poignardé par son frère, alors qu'il voulait faire embrasser le christianisme à son peuple. Etre chrétien signifiait alors être Allemand. Polygamie, trafic d'esclaves, brigandages et assassinats régnait au pied de son château fort quand Venceslas prit cette résolution.

Le 4 juin 1942, Reinhard Heydrich était assassiné à Prague, à l'instigation des semeurs de haine internationaux. Peu de semaines avant, Heydrich, Allemand, avait reçu les clés symboliques de la chapelle Saint-Venceslas des mains du président de l'Etat. L'ordre de le tuer venait de Londres par avion; mais comme autrefois, lors de l'assassinat de saint Venceslas, ce furent des Tchèques qui l'exécutèrent, de même qu'ils l'avaient inspiré, opposés qu'ils sont à toute discipline et préférant le chaos.

Reinhard Heydrich n'était pas même depuis un an à Prague. Il était arrivé en septembre 1941 et tomba en juin 1942, par un matin d'été, alors que, la conscience tranquille, il se rendait au «Burg».

Dans le journal «Narodny Prace», Vaclav Stoes écrivait le 7 juin: «L'homme d'Etat assassiné réalisait par son physique, son esprit et son caractère l'homme allemand idéal. Un

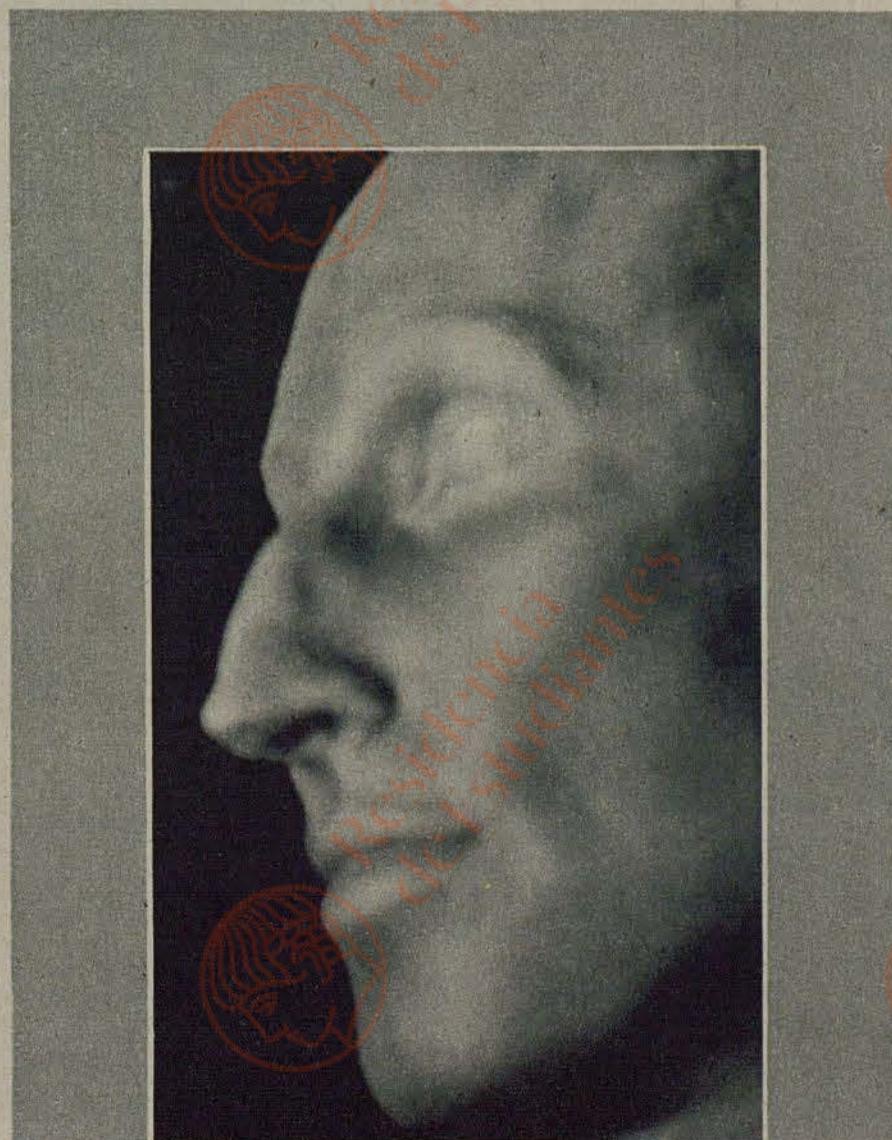
homme physiquement et spirituellement beau, telle était sa nature.»

Heydrich possédait la vertu vraiment virile: la confiance. Il ne méprisait pas le péril, mais il ne pouvait se croire en danger dans son protectorat. Il avait pensé à sa mort, même à une mort soudaine, et il avait envisagé la possibilité de son décès près de son ami et successeur Daluge. Mais il ne croyait pas voir s'achever sa destinée à Prague.

Heydrich connaissait ses assassins. Pendant plusieurs jours, ils l'avaient salué quand son auto ralentissait au coin de rue qui devait lui être fatal. Heydrich leur rendait leur salut, il les prenait pour des ouvriers.

Chef de la sûreté et général de la police, il avait toutes les possibilités de prendre des précautions. Il les dédaignait et se promenait seul dans les rues de Prague, conscient de n'avoir fait que du bien au peuple tchèque. A son arrivée, la spéculation, le marché noir et la trahison florissaient. Les ouvriers étaient dans le besoin, menacés de famine. Heydrich intervint. Il fut heureux de ne trouver aucun véritable ouvrier parmi les coupables arrêtés.

Ses assassins n'étaient d'ailleurs pas des travailleurs. C'étaient des oisifs émigrés qui étaient venus de Londres par avion, ayant atterri en parachute dans la campagne de Bohême. Aucun ouvrier tchèque n'aurait voulu lever l'arme mortelle contre le chef des groupes de SS. Seuls, peut-être, des flatteurs à gages pourraient dire qu'il avait les sympa-



Le masque mortuaire pris par un sculpteur de Prague, le professeur Rotter.

thies du peuple tchèque, mais il est incontestable que le peuple tchèque avait confiance en ce Germain mince et blond.

Quand il tomba, des mesures qu'il avait ordonnées en faveur du peuple tchèque étaient en cours d'exécution. Elles ne furent pas rapportées, ce qui prouve l'impossibilité des Allemands.

Le 18 octobre 1942, la rive de la Moldau, à Prague, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Hradchin, reçut le nom de « quai Reinhard-Heydrich ». Le secrétaire d'Etat, chef de groupe de S.S., Karl Hermann Frank, prononça un discours ayant pour thème les tâches imposées en mémoire du défunt.

« A cette occasion, dit-il, je voudrais m'adresser aux intellectuels tchèques, en général. Si nous sommes entrés en opposition avec eux, c'est parce que nous avons constaté que 90 % des adversaires de la politique du Reich, des milieux complices des assassins de Heydrich et des agents ennemis provenaient des rangs de l'intellectualisme tchèque. »

L'orateur souligna la différence entre les forces spirituelles créatrices du peuple tchèque : médecins et ingénieurs, employés et techniciens, écrivains, artistes et instituteurs loyaux, et ces milieux destructeurs de l'intellectualisme tchèque, qui s'assemblent autour du prétendu « gouvernement tchécoslovaque résidant à Londres ». Heydrich avait déclaré la guerre à ces intellectuels qui, incapables de gagner leur vie d'une manière honnête et mécontents, avaient entraîné les éléments les meilleurs du peuple en des aventures de politique extérieure, vers la calamité, et avaient essayé, finalement, de l'inciter au meurtre et à la révolution.

Les politiciens mégalomanes qui ont conduit le peuple tchèque au bord de sa perte demeurent à Londres. On les nourrit pour qu'ils continuent à jouer ce rôle sinistre de traîtres à leur propre peuple au service des puissances ennemis de l'Europe qu'ils ont choisi de leur propre mouvement.

Les plus grands dons que la création ait faits à l'homme sont la gaité et la raison. Elles l'aident à vaincre les revers de fortune, les maladies et la disette. Mais la mauvaise humeur et la faiblesse d'esprit sont des malédictions de la nature. Elles font des hommes d'éternels révoltés et leur donnent une fausse conception du monde.

Les milieux intellectuels qui ont fait perdre tous leurs amis aux peuples laborieux de la Bohême et de la Moravie, qui ont laissé les Petschek jouir de leurs millions et qui ont livré le peuple, dont ils étaient, au chômage et à la famine, ces intellectuels étaient frappés de malédiction.

En pleine guerre, une députation de travailleurs tchèques fut reçue par Heydrich au « Burg » de Prague. Pour la première fois, ce jour-là, les ouvriers tchèques pénétraient dans ce château, où jamais en vingt ans de régime républicain démocratique on n'avait consenti à les recevoir. On leur demanda quels étaient leurs soucis et leurs vœux. Beaucoup d'entre eux indiquèrent qu'après de nombreuses années de chômage ils avaient retrouvé, depuis 1939, la possibilité de

travailler. Ces anciens chômeurs, par suite du manque de travail, ne pouvaient acheter de chaussures. Ayant retrouvé un emploi, l'économie de guerre ne leur permettait pas davantage de se chauffer. On n'aurait jamais cru que, au pays des fameuses fabriques Bata, les chômeurs tchèques manquaient de souliers ! C'est la preuve que le régime de ces intellectuels tarés était mauvais et antisocial. Le chef supérieur des groupes de S.S. Heydrich trouva le moyen, en pleine guerre, de pourvoir de chaussures les ouvriers qui en manquaient.

Les politiciens tchèques tournaient leurs regards du côté de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique, bien que les statistiques d'importation aient prouvé que l'Allemagne était le principal acheteur des produits de l'industrie tchèque. Ses diplomates ne sauraient contraindre un peuple à feindre l'amitié pour un autre seulement parce que celui-ci est l'acheteur de ses marchandises. Mais ceux qui suscitent dans leur peuple une animosité contre le contractant commercial sont des politiciens médiocres et des intellectuels indignes. C'est un bienfait pour le peuple lorsqu'on déclare la guerre à cette intelligence indigne.

En même temps, Heydrich tendait la main aux ouvriers. Une œuvre fondée par lui peu avant sa mort fut réalisée même après le meurtre : 7.500 ouvriers de l'industrie tchèque furent envoyés en vacances dans les meilleures stations balnéaires de la Bohême. Convaincu que l'assassinat n'avait pas été voulu par les ouvriers tchèques, le général Daluge, successeur de Heydrich, ne jugeait pas conforme aux intentions ni à l'esprit de celui-ci de supprimer cette œuvre. Cette fondation a pris valeur de symbole : une partie seulement des ouvriers du pays ont pu en profiter, mais le défunt ne se considérait pas comme un simple bienfaiteur, parce qu'il était socialiste, voulait dire à la masse : voilà ce que vous pourrez demander comme votre droit quand vous aurez un Etat qui vous assurera la justice sociale.

Heydrich avait discerné les erreurs dont le peuple tchèque avait souffert dans le passé : la contradiction entre les désirs des ouvriers et ceux des intellectuels fourvoyés qui entraînaient le peuple à sa ruine. On n'avait pas donné l'occasion au peuple tchèque de trouver sa manière de vivre. Il ne pouvait pas devenir heureux en adoptant les idéaux des autres nations. Un peuple ne peut atteindre son propre idéal social qu'en inspirant lui-même ses intellectuels. Il doit leur dire : il est faux de s'éloigner, par la pensée, de la vie ! Le peuple doit déceler les dangers qui le menacent, quand ses intellectuels s'égarent. Mais il faut d'abord lui fournir des occasions de repos pour qu'il retrouve les forces nécessaires. Et c'étaient ces loisirs nécessaires que Heydrich voulait donner aux Tchèques. Son héritage doit permettre à ce peuple de créer son propre mode de vivre et lui garantir cette tranquillité. Nulle violence ne doit venir troubler. Tel est l'héritage que le disparu laisse derrière lui.

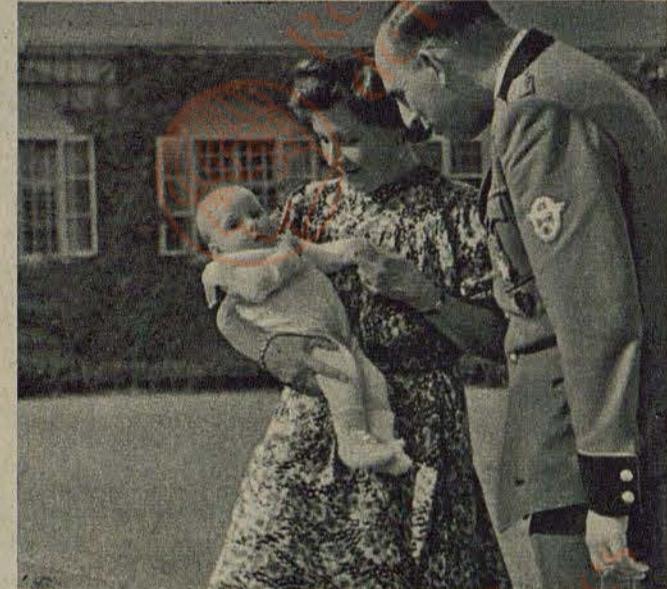
LE « VIEUX »

LE GENERAL DE LA POLICE KURT DALUEGE, CHEF SUPERIEUR DES S.S., SUCCESSEUR DE HEYDRICH

Le successeur de Heydrich dans les fonctions de protecteur, représentant le Reich, est un géant silésien. Le proverbe veut que les meilleurs Berlinois soient des Silésiens d'origine. Kurt Daluge est Berlinois d'adoption. Pour un homme d'une stature militaire si impressionnante, il peut paraître surprenant qu'il se soit d'abord consacré au métier d'ingénieur. Cependant,

la cravate de chevalier de la Croix de fer. Chef de la police d'ordre, Daluge commande aujourd'hui à trois millions d'hommes, police de sûreté, gendarmerie, pompiers, défense passive, police d'aide technique, pompiers volontaires et autres organisations auxiliaires de police. En outre, il est protecteur d'empire.

On comprend qu'il soit assez malaisé,



Le général dans sa vie privée

A droite : l'heureux père de famille avec Mme Daluge et leur plus jeune enfant. Ci-dessous, les trois ainés des garçons.



Le général Daluge a été un ingénieur remarquable. On lui doit, entre autres, le tracé et la construction des canaux de la région industrielle de Velten, au nord de Berlin. Plus tard, il devint ingénieur de la ville de Berlin. Mais alors déjà, il hésitait entre son métier et ses inclinations. Officier engagé à temps, il fut occupé à des travaux d'état-major auxquels il consacre encore aujourd'hui une bonne part de son activité.

Il a été le plus ancien chef de S.A. de Berlin. Député au Landtag de Prusse, il fut l'orateur des nationaux-socialistes pour les questions de police d'Etat. Bientôt, naturellement, il entreprit la réorganisation de la police prussienne. Celle-ci avait une mission particulière à remplir. Elle devait constituer la plus grosse partie des cadres en cas de rétablissement du service militaire obligatoire. Sa militarisation fut la tâche essentielle qui s'offrit à Daluge, et l'on peut mesurer la façon dont il s'en acquitta aux 190 anciens officiers de police qui, servant à présent dans l'armée, sont titulaires de

dans ces conditions, de rencontrer l'homme privé qui se cache en lui. Il passe une bonne part de son temps en auto ou en avion, travaillant en cours de route, sautant de Prague à Berlin, et au front, partout où ses troupes et ses hommes sont engagés. On sait qu'il est un heureux père de famille et un chasseur enragé. Mais, de sa vie familiale, de sa femme et de ses quatre enfants, la renommée a rarement l'occasion de s'emparer. Le général mène une vie fort retirée, et la distraction favorite de Mme Daluge est de s'occuper discrètement de l'assistance aux familles nombreuses. Parfois, rarement, les collaborateurs de Daluge retrouvent l'homme intime, le « vieux » comme ils disent familièrement, le soir, en réunion cordiale, où revivent les souvenirs des luttes d'autan, et où l'on voit soudain les yeux du placide géant s'éclairer en évoquant les épisodes de son existence virile et rude de chasseur.

Le général de la police Daluge, chef supérieur des S.S., vice-protecteur de Bohême et Moravie. Photo du correspondant de guerre Weidenbaum (PK)

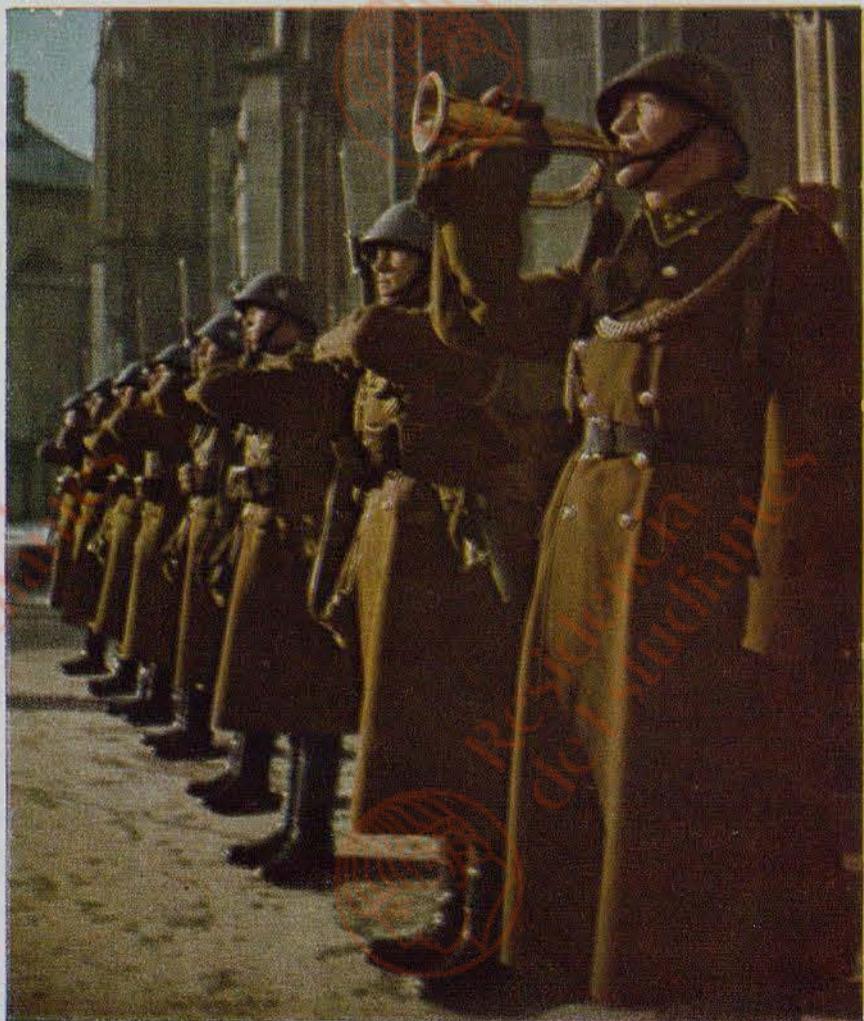




LA RÉSIDENCE DU «REICHSPROTEKTOR» DE BOHÈME-MORAVIE



Lors de la création du protectorat de Bohême-Moravie, on choisit, comme résidence du «Reichsprotektor», le «Burg» de Prague. Tous les jours, on voit défilier la garde allemande (photo ci-dessus) en même temps que la garde tchèque (photo ci-dessous).



Les drapeaux
sur le «Burg» de Prague

Le drapeau du Reich et les étendards
du «président d'Etat», avec les armes
de la Bohême et de la Moravie

VISITE AU «BURG»

«Signal» montre, dans les pages suivantes, la résidence commune du protecteur du Reich et du président de l'Etat et donne une brève description du fonctionnement moderne d'une administration indépendante en accord avec une direction politique.

La montagne fortifiée qui domine la Moldau fut la résidence des anciens empereurs allemands. Seul, parmi les Habsbourg, Rodolphe II, ami des alchimistes et grand collectionneur, a résidé à Prague. Les autres empereurs avaient choisi Vienne. Cependant, Marie-Thérèse sauva le vieux «Burg» de la ruine et ses bâtiments couronnèrent la montagne des lignes basses et puissantes de leur architecture classique. Auparavant, la montagne présentait une silhouette gothique élancée ; désormais, elle s'offre à l'œil courte et trapue ; les bâtiments ressemblent bien un peu à des casernes, mais, tout en haut, dans les nuées grises, se dessinent toujours le filigrane gothique et le dôme vert et joufflu de la tour au-dessus des murs

râblés qui descendent vers le fleuve.

Le «Burg» est le siège des plus hauts représentants du Reich Grand Allemand en Bohême-Moravie, c'est-à-dire du protecteur. Le président de l'Etat protégé y a aussi sa résidence.

Les couleurs tchèques et allemandes réunies flottent sur la tour Mathias, dans la cour d'honneur du «Burg». Pendant la guerre, il n'y a pas en Allemagne de garde d'honneur ; pour Prague, on a fait exception à cette règle. Deux sentinelles montent la garde devant la belle porte en fer forgé, à l'entrée de la cour d'honneur.

Cette grille ne s'ouvre que pour le protecteur du Reich et pour le président d'Etat. La garde d'honneur présente les armes lorsque passent le



Le représentant du protecteur du Reich, le général Daluge, et le président de l'Etat Hacha en conversation sur le «Burg».



Le secrétaire d'Etat auprès du protecteur du Reich, le chef de groupe de SS K. H. Frank et Mme Frank, au cours d'une réception du président d'Etat. A gauche, le ministre tchèque Moravec.



Sur le Wenzelsplatz à Prague : démonstration de la population tchèque contre les instigateurs de l'attentat contre Reinhard Heydrich. La population tchèque jure fidélité au Reich.

général Daluge ou le président Hacha. Une autre garde d'honneur tchèque présente aussi les armes au président, dans l'arrière-cour du «Burg», où se trouvent ses bureaux. A l'occasion des réceptions officielles des deux représentants du Reich et du peuple tchèque, on ouvre aussi pour eux l'entrée de la cour d'honneur. Ce cérémonial sévère dans cette vaste cour du «Burg» exprime, d'une manière solennelle, la dignité du Reich.

Le protecteur n'occupe que quelques pièces dans le «Burg» : son bureau, les bureaux de ses conseillers, une salle de conférences et une salle à manger. La salle à manger est ornée d'une grande toile d'un maître tchèque. On trouve dans l'aile occupée par le président tchèque des trésors d'art allemand.

Le représentant permanent du protecteur est le chef des groupes de SS, secrétaire d'Etat Karl Hermann Frank, dont la résidence se trouve au palais Czernin, à quelques minutes du «Burg». Ce magnifique bâtiment abrite aussi les services du protecteur. Sous l'ancien gouvernement tchécoslovaque, le palais Czernin servait de ministère des Affaires étrangères. C'est là que les deux gouvernements, allemand et tchèque,

entrent en contact. Le protecteur est immédiatement sous les ordres du Führer. La fonction du protecteur est un très haut poste du Reich. Elle est assimilée à un ministère, et n'a pas le caractère d'un gouvernement de province. Les mesures prises ont la valeur de décisions d'Etat. Mais le gouvernement tchèque est complètement autonome pour toutes les affaires culturelles. Il se distingue, par exemple, du gouvernement d'une province allemande en ce qu'il a son propre ministère de l'Education nationale. Les deux pays, la Bohême et la Moravie, sont divisés en sept districts administratifs. Les pouvoirs de leurs dirigeants s'étendent jusqu'à l'autorité communale. L'ensemble constitue le fonctionnement moderne d'une administration indépendante en accord avec une direction politique, système qui garantit le libre et actif développement des personnalités. C'est le général Heydrich, l'ancien protecteur qui n'est plus, qui organisa ce procédé moderne d'administration allemande. Ce fut là sa dernière grande mesure administrative. De l'efficacité de ce système, on ne peut qu'attendre d'heureux résultats de collaboration entre les autres régions du Reich Grand Allemand et le protectorat.

A DEUX DOIGTS DE L'ECRASEMENT!

Un Hurricane est talonné par un Messerschmitt. Une fumée blanche fuse de la carlingue : le réservoir a été touché. L'Anglais, par une glissade vers la droite, tente de s'évader du champ de tir. On est à un pouce d'une collision. Le Hurricane est si près que, seule, une partie de ses plans apparaît sur le film.

JE TOURNE MES VICTOIRES

Presque tous les chasseurs allemands sont pourvus d'un appareil de prise de vues, couplé électriquement avec les armes de bord et qui fonctionne automatiquement. Le pilote rapporte ainsi la preuve de ses victoires et le moyen de les faire homologuer. « Signal » offre ici quelques clichés pris ainsi au cours de combats aériens sur les côtes de la Manche.

Comment on installe la caméra. Sur le bord d'attaque de l'aile une fente a été ménagée, derrière laquelle l'objectif de la caméra est disposé. Par une autre ouverture, sur la face inférieure du plan, elle est introduite et fixée solidement. L'objectif embrasse tout ce qui se trouve dans la gerbe des mitrailleuses ou des canons. Son fonctionnement est automatique et réglé sur celui des armes.

L'AILE GAUCHE

vient de recevoir un projectile et le film a enregistré ensemble le départ du coup et l'impact

... une seconde plus tard. Du coup, on ne voit que la fumée et, déjà, une partie de l'aile se détache et saute.

EN FLAMMES



1 Coup mortel. Des flocons clairs sous la carlingue dessinent la trace de deux projectiles, dont l'un a atteint le corps même de l'appareil.



2 Mouche! Les éclats ont pénétré. Le réservoir d'essence est touché et commence à flamber.



3 Le feu gagne. Déjà une langue de flamme vient lécher l'arrière de l'appareil.



4 Deux fois touché. La trace blanche qu'on voit à droite est celle d'un nouveau coup et d'un nouvel impact.



5 La fin. L'incendie s'est développé. La cellule est entourée de feu. Dans un éclair, le Hurricane, en flammes, sera « descendu ». Photos Luftwaffe



DESTRUCTION DANS LA CUVETTE DE TOROPEZ

La Luftwaffe a frappé. Une grêle de bombes a contraint la D. C. A. au silence, et les divisions allemandes, dans un assaut frénétique, encerclaient les bolcheviks.

Et la neige recouvre doucement de son linceul ce paysage d'anéantissement. Rien qu'ici 447 canons ont été pris. Clichés du correspondant de guerre H. S. Fritsch (PK)



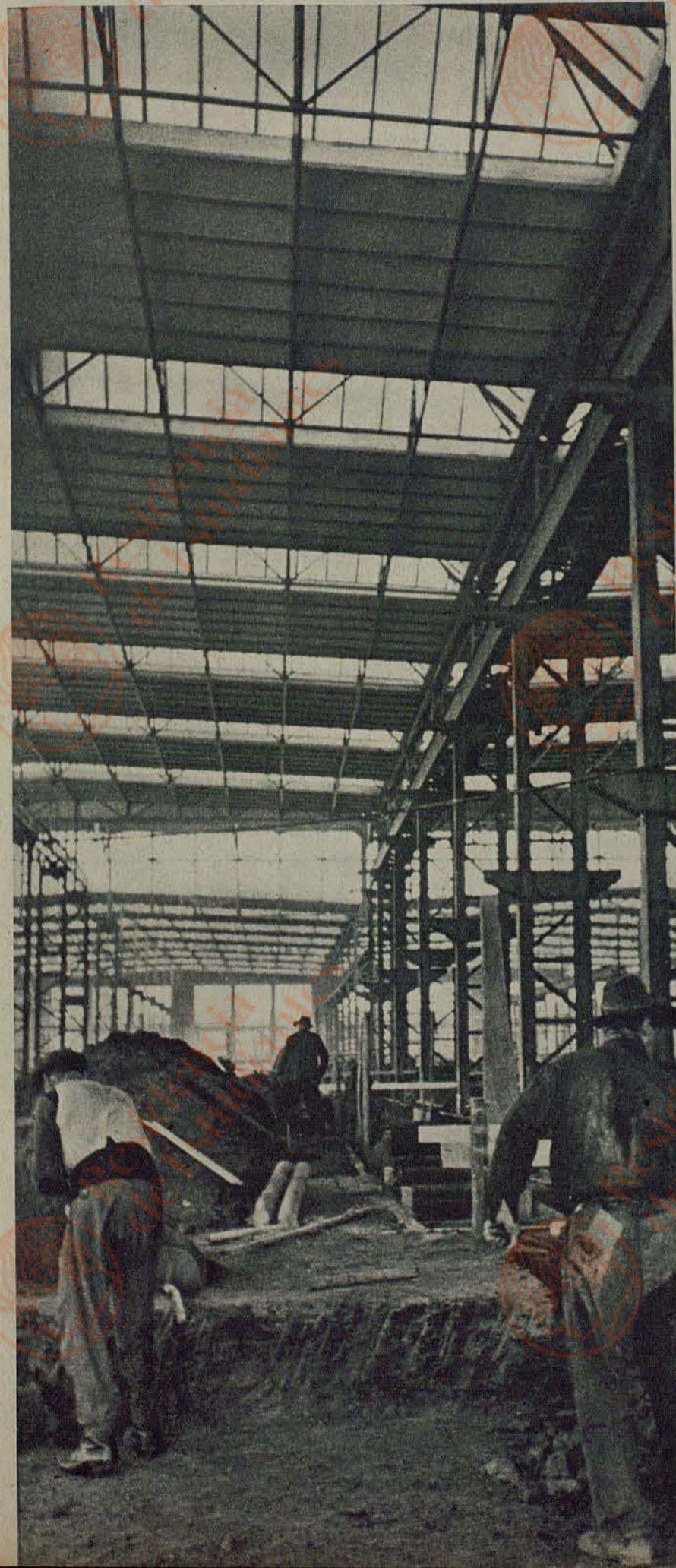
UNE NATION AU TRAVAIL

On forge des armes pour les combats qui doivent libérer l'Europe. Photographies prises dans les grandes usines du protectorat

Dans les pages suivantes, « Signal » montre des photographies de quelques-unes des nombreuses usines d'armement du protectorat. Nos lecteurs trouveront, dans le texte qui les accompagne, une description de la situation des ouvriers tchèques et des méthodes de collaboration germano-tchèque. Dans toute l'Europe, où ronflent les

machines et résonnent les marteaux des forges, jour et nuit, les fours géants demeurent en action, grondent et flamboient. La photo ne peut donner qu'une faible idée du spectacle gigantesque de la production des armes. Les usines et les chantiers sont trop grands et trop nombreux pour permettre d'en donner une vue d'ensemble.

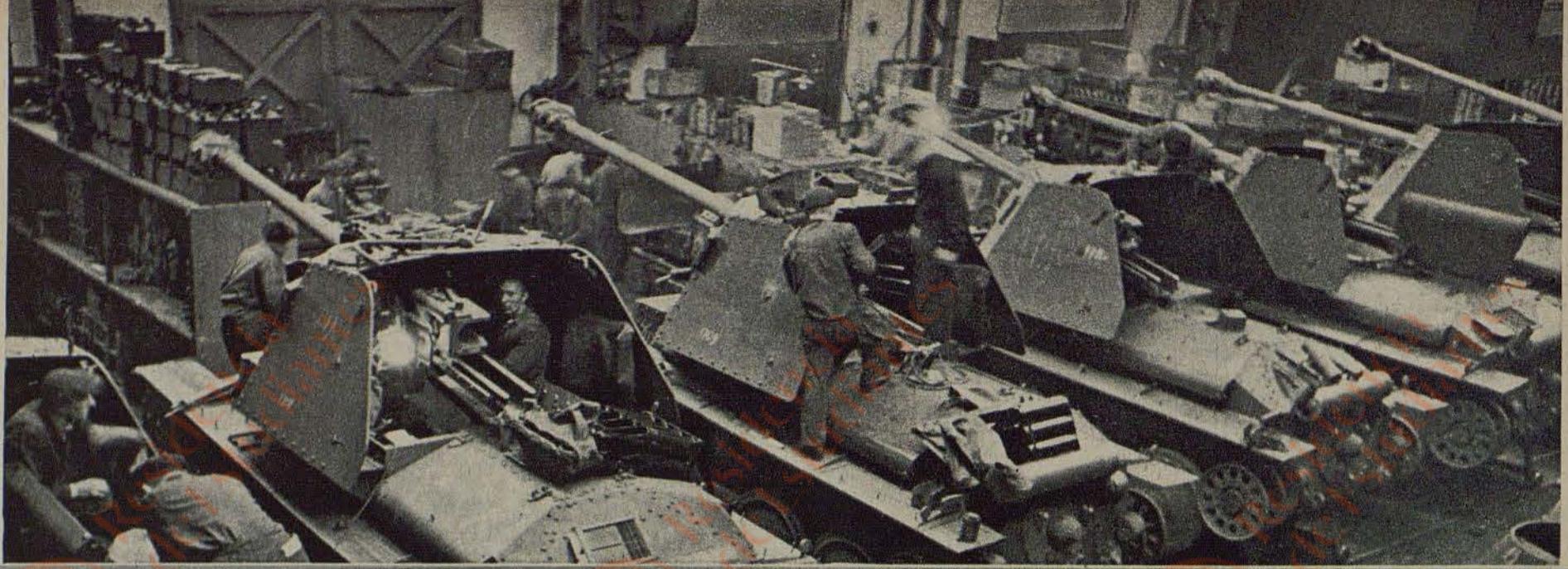
La production s'accroît sans cesse. On construit continuellement de nouveaux ateliers dans le pays.



La fabrication en série des canons lourds de D. C. A. Montage sur affût.

Clichés du correspondant de guerre Weidendaum (PK)

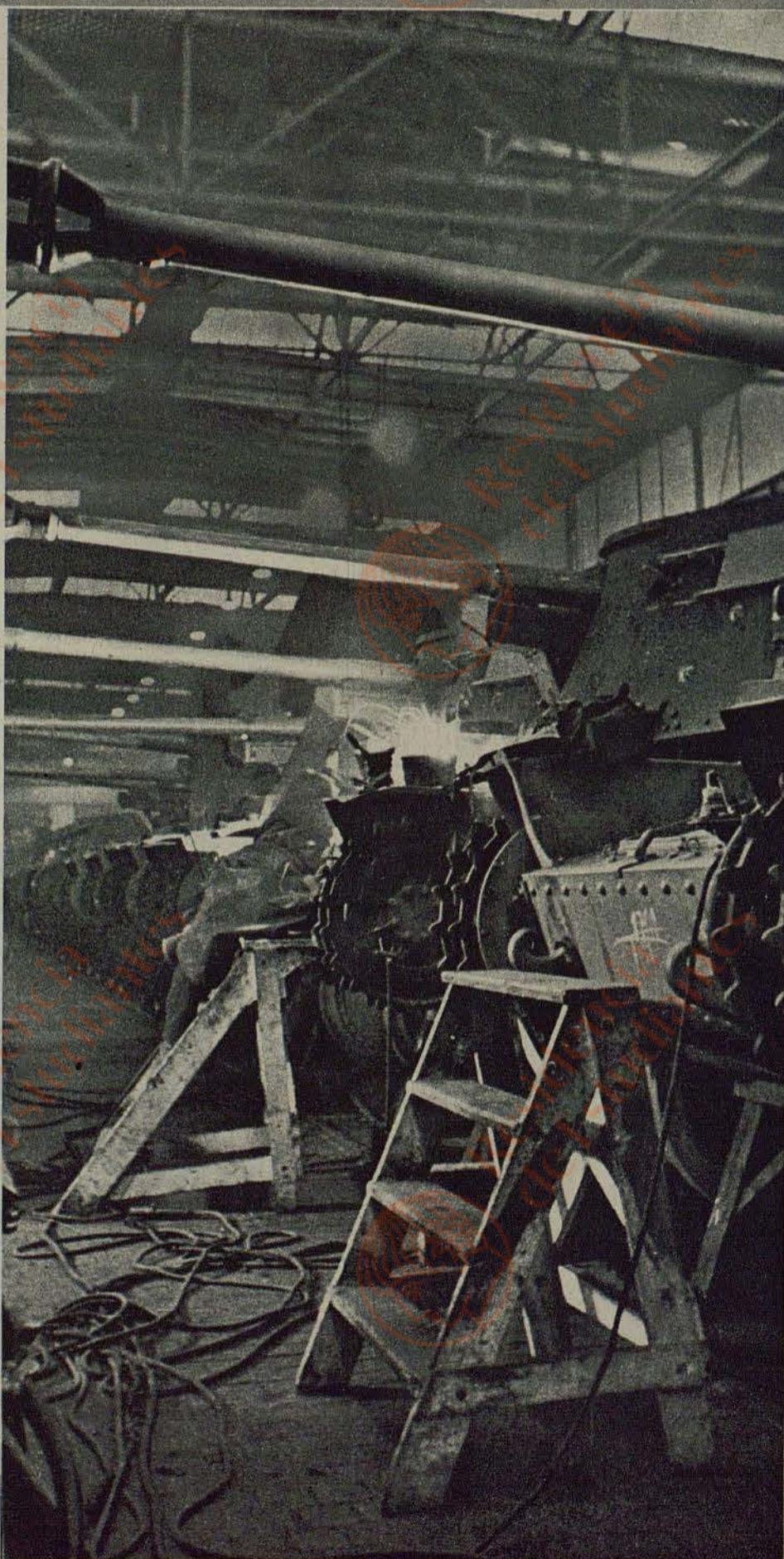


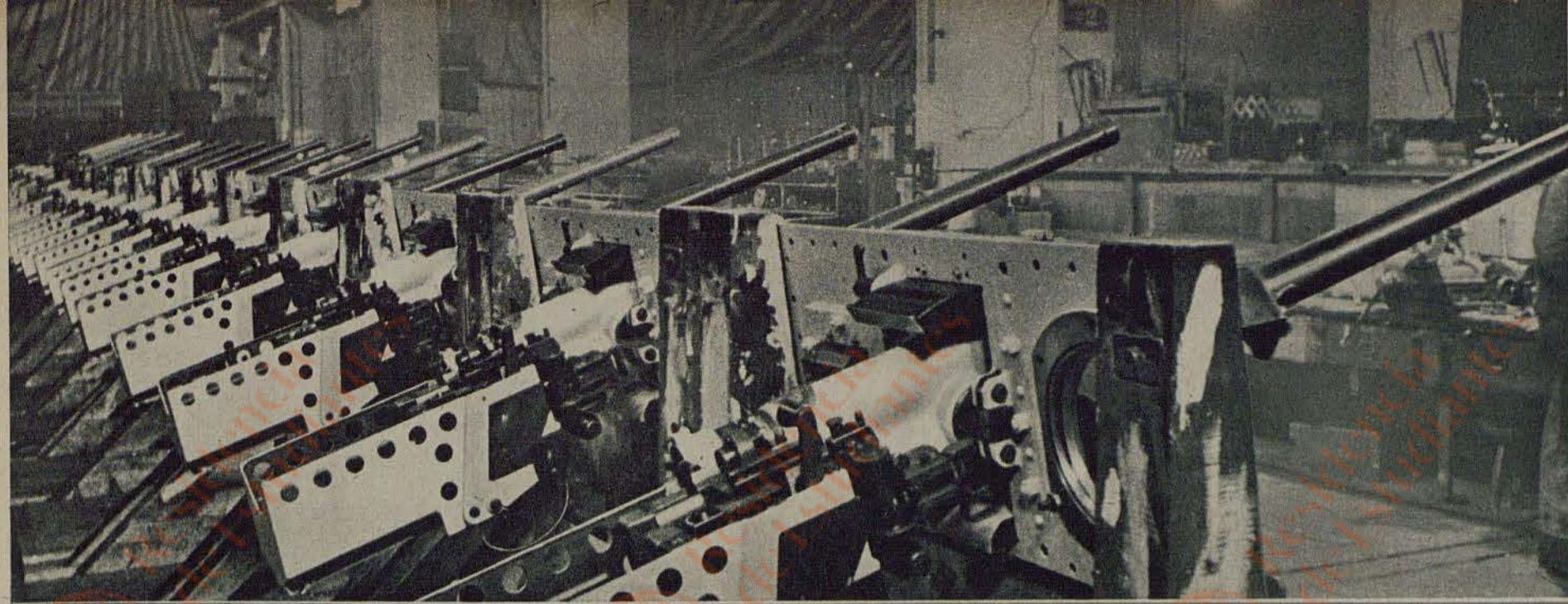


Une série de chars blindés au cours du montage final.

Les obus pour les pièces de marine vont, en colonnes infinies, vers le contrôle dans les ateliers de finissage.

Au montage des chars, on entend vibrer la chaîne et siffler les appareils de soudure autogène

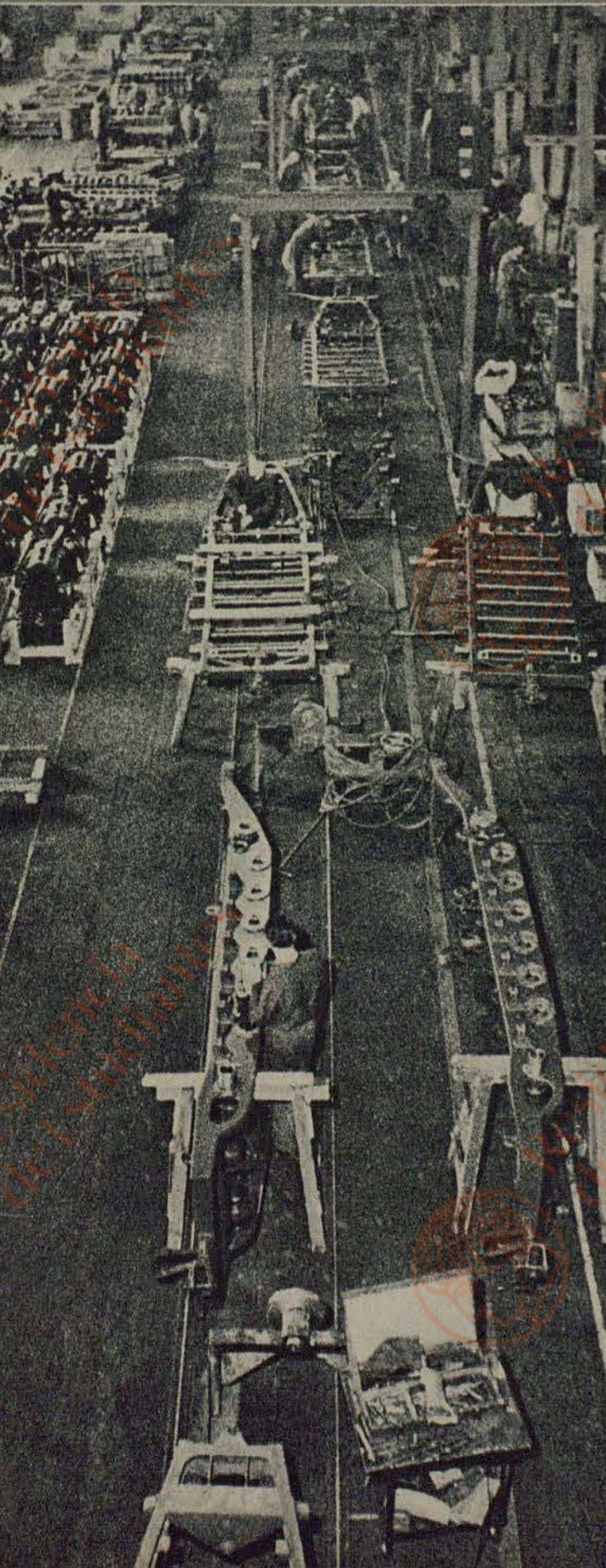




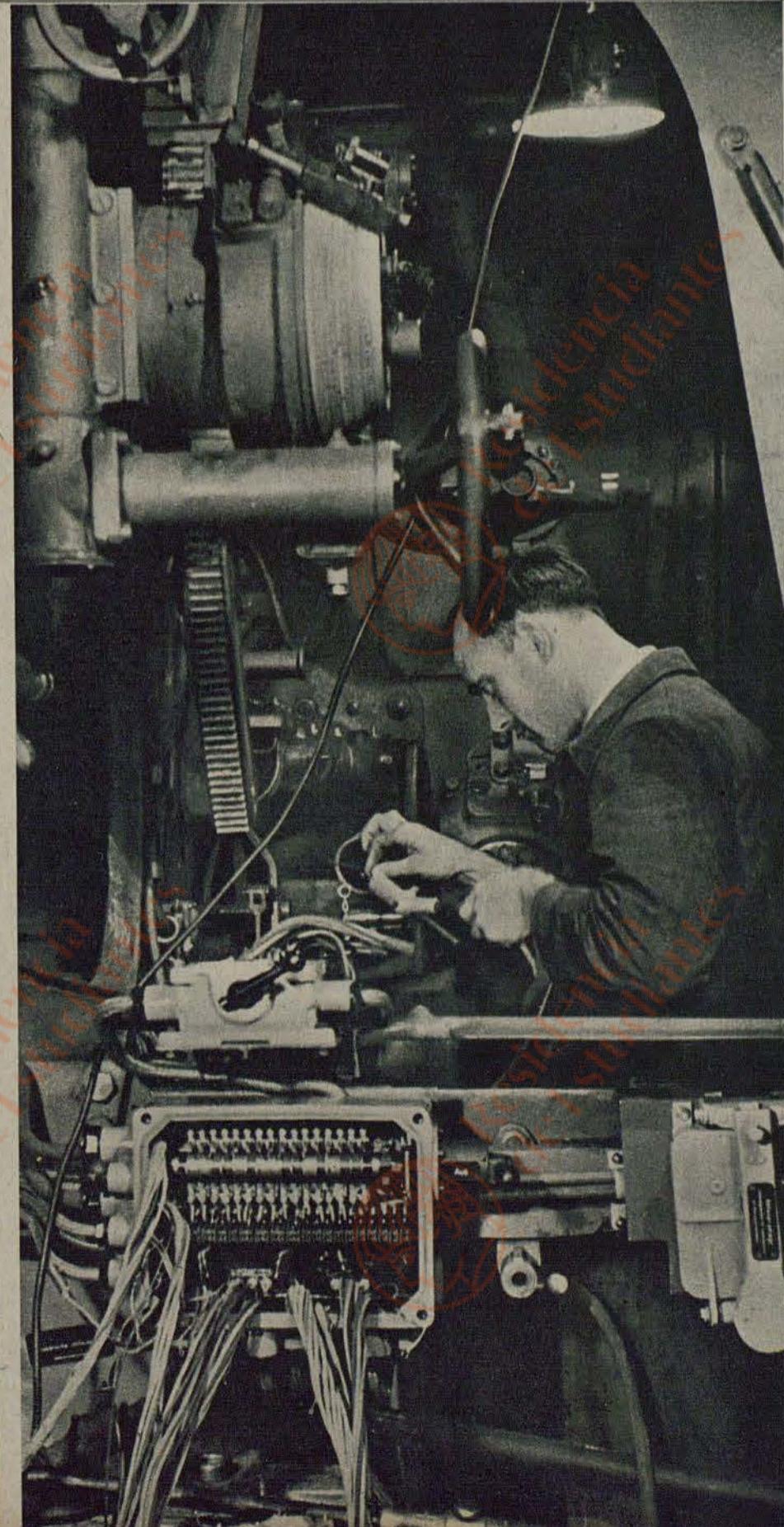
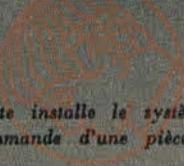
Des canons antitank légers vont être installés sur les chars.



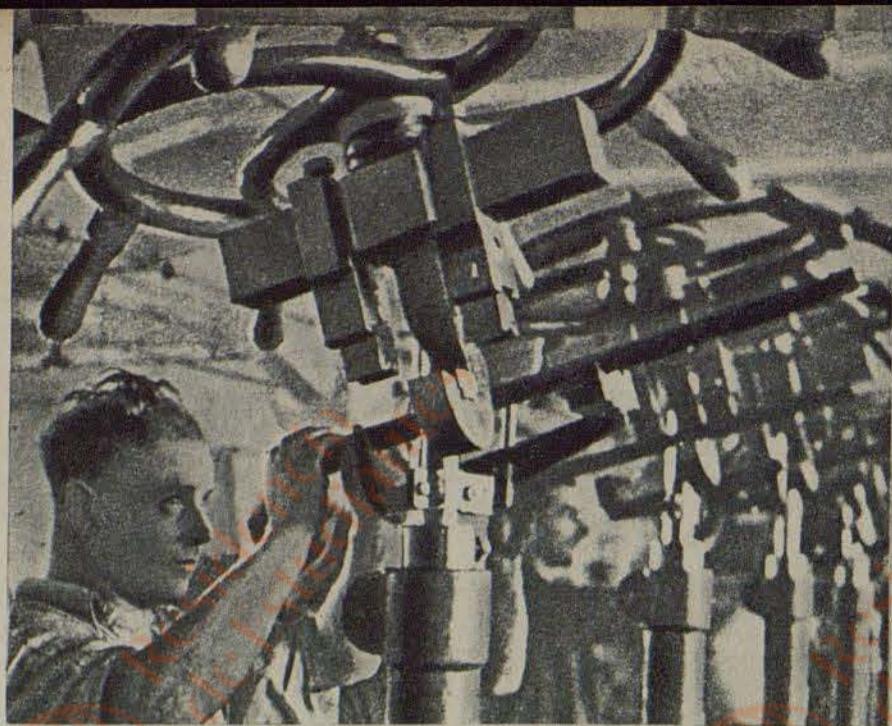
Vue d'un atelier de montage au début de la chaîne des tracteurs d'artillerie. (À droite, des cadres de châssis; à gauche, des moteurs.)



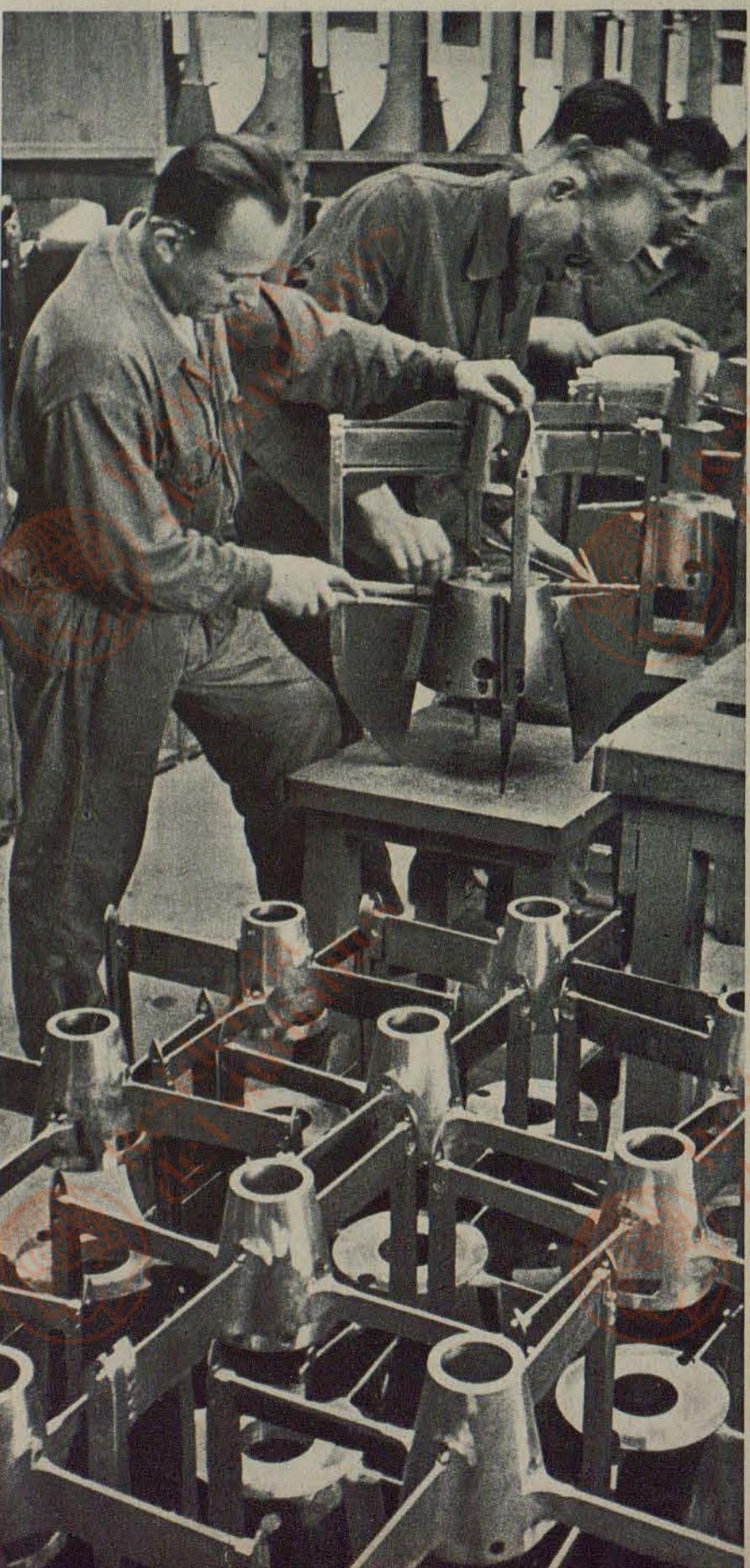
Un électricien spécialiste installe le système compliqué d'un dispositif de commande d'une pièce de marine.



SOCIALISME SANS DEMAGOGIE



Les canons des armes automatiques sont apprêtés.



Montage d'ailettes de torpilles.

OUTRE les agriculteurs et les ouvriers de ferme, la Bohême et la Moravie possèdent deux millions de travailleurs manuels, soit un tiers de la population. Fonctionnaires et employés d'administration, femmes et enfants forment le reste.

Avant l'établissement du protectorat, les ouvriers étaient répartis en une centaine de corporations indépendantes. Ces corporations viennent d'être englobées dans une organisation centralisatrice unique : la Fédération nationale corporative de la main-d'œuvre, que dirigent des délégués tchèques. Les fonctionnaires de cette organisation sont dirigés par une centrale créée à cet effet.

L'ancienne république tchécoslovaque était un Etat capitaliste libéral, affligé de toutes les tares sociales du régime : crises, grèves, chômage, etc. Ce qui peut paraître ici d'autant plus paradoxal que les Bohémiens et les Moraves ont toujours été un peuple de paysans et d'ouvriers. De fait, la classe ouvrière ne put conquérir, lors de la fondation de la république tchécoslovaque, aucune réforme sociale digne de ce nom.

Vingt ans plus tard, l'Allemagne trouva la classe ouvrière tchèque et morave dans une situation inchangée. Il ne pouvait évidemment être question d'introduire, même partiellement, dans le protectorat, le socialisme allemand avec le Front du travail et l'organisation communautaire du patronat et de la main-d'œuvre ; l'Allemagne n'a, en effet, jamais eu la moindre intention d'exporter ses propres formes politiques et sociales. D'ailleurs, l'opinion publique, aussi bien chez les employeurs que chez les ouvriers, n'aurait admis que très difficilement, et non sans crises violentes, ce changement brusque de ses conceptions et de son genre de vie, consécutif à son intégration dans un monde social différent. L'essentiel, en 1938, était d'apporter à la classe ouvrière du protectorat la tranquillité et la sécurité auxquelles elle aspirait légitimement après les années de tension politique, aiguë et continue, qu'elle venait de vivre. Vouloir alors donner aux travailleurs tchèques un nouvel idéal eût été courir à un échec, après des années d'une propagande tendancieuse contre l'Allemagne qui avait faussé leur jugement.

Le travailleur tchèque est considéré comme très évolué, comme possédant un sens aigu des réalisations sociales, et un penchant avisé pour l'accroissement du bien-être. Dès les premiers mois du protectorat, des événements touchant la vie familiale de chacun devaient lui permettre de faire la preuve que cette tendance était toujours vivace en lui.

En Allemagne, la vie économique est à la fois plus dense et plus généralisée. Dans le protectorat, au contraire, le déploiement de la production était loin d'atteindre la même ampleur. Et ce qui séparait surtout les deux économies, c'était l'énorme différence des prix et du niveau de la vie. La suppression des barrières douanières, ouvrant les écluses, rendit cette différence encore plus sensible. Suivant le principe des vases communicants, la

vague déferla, violente. Le choc fut rude et permit de constater que les Tchèques n'avaient pas perdu leurs affinités pour les progrès sociaux, mais que ces tendances restaient encore trop faibles pour permettre d'aplanir immédiatement, par une pénétration réciproque, les haines politiques.

Dès la déclaration de guerre, la propagande ennemie chuchotait en Bohême que les Allemands menaient bonne vie aux dépens du peuple tchèque, dont ils soutiraient les produits alimentaires. Il est pourtant de notoriété que les pays de Bohême et de Moravie ne sont nullement excédentaires et que la production des corps gras, par exemple, est loin de pouvoir faire face aux besoins de la population.

Les suppléments de graisse qui ont été distribués aux deux millions d'ouvriers tchèques, au cours de la troisième année de guerre, proviennent d'Allemagne.

Les améliorations sociales dont bénéficièrent les ressortissants du protectorat par leur incorporation dans l'économie allemande furent toujours si fortes qu'elles eussent dû réveiller et renforcer leur goût pour le bien-être et leur sens réaliste. Le taux des salaires s'élevait progressivement, ce qui eût dû permettre de faire la comparaison avec les salaires de famine antérieurs. En même temps que les salaires, montaient également les prix.

Pour que l'économie du protectorat pût s'intégrer dans celle du Reich, il fallait instituer immédiatement le contrôle des prix par l'Etat. On s'en aperçut d'ailleurs très vite. Avec la raréfaction des denrées, apparurent le marché noir et la spéculation sur les marchandises. La classe ouvrière fit la grimace mais, après de longs mois d'expérience, les faits lui redonnèrent son sens réaliste.

Enfin, la réalité l'emportait sur la propagande ennemie. Les travailleurs entamèrent la lutte contre la spéculation et le marché noir, prêtant leur concours aux autorités. Leur premier succès fut la livraison aux cantines d'usine des denrées alimentaires saisies chez les stockeurs et les spéculateurs.

Cet exemple fut salutaire. Les classes laborieuses, dans leur majorité, comprirent que l'Allemagne était l'amie du travailleur honnête.

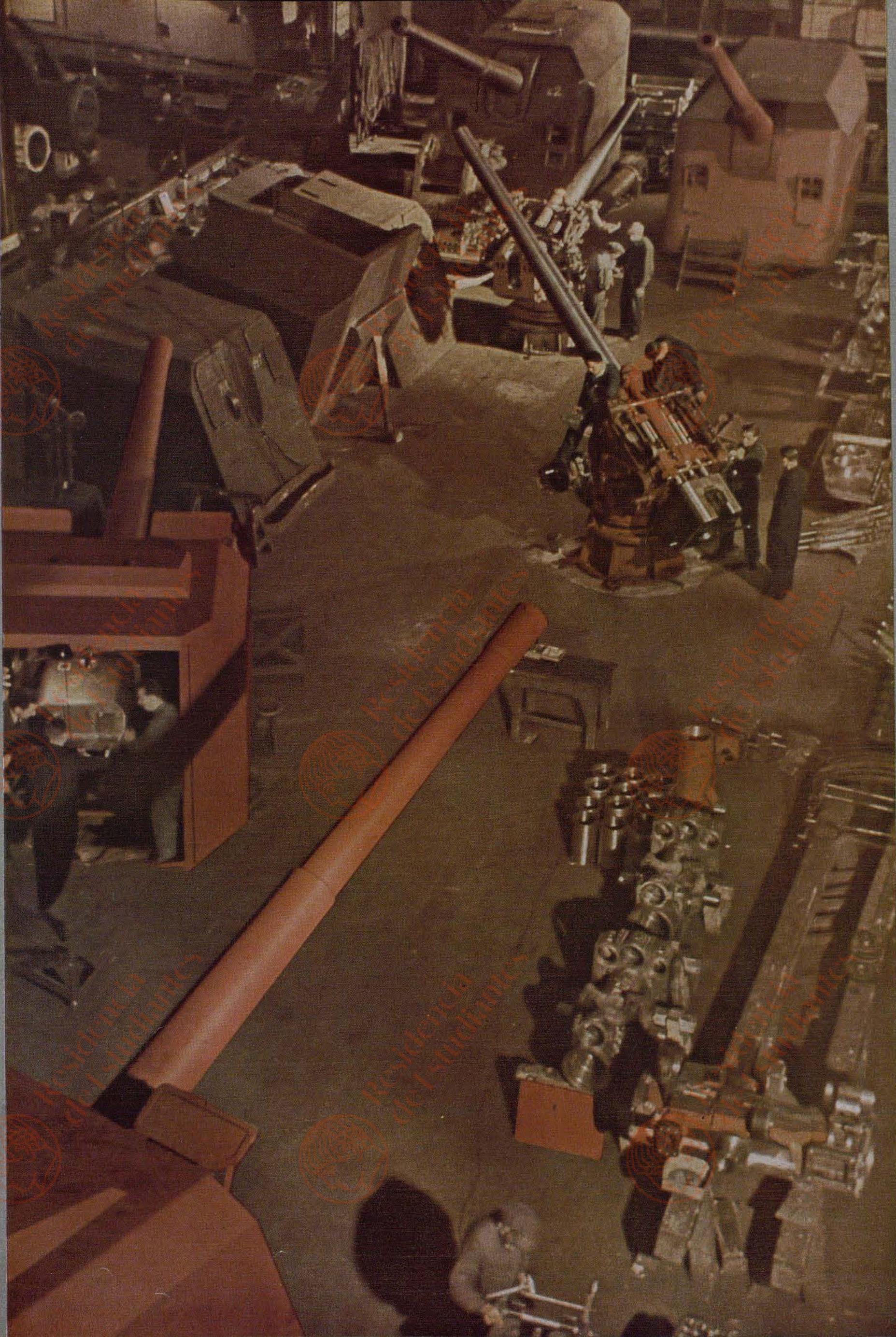
Le rendement de l'ouvrier tchèque est hautement apprécié en Allemagne. Mais les méthodes de production tchèque et allemande présentent certaines différences ; la rationalisation, par exemple, est beaucoup plus poussée en Allemagne. Le salaire, naguère si faible, de l'ouvrier tchèque, est la condamnation même des méthodes de travail dans de nombreuses branches de l'industrie, et démontre surabondamment l'opportunité de la standardisation et de la mécanisation des tâches. C'est ce que l'ouvrier tchèque ignorait généralement.

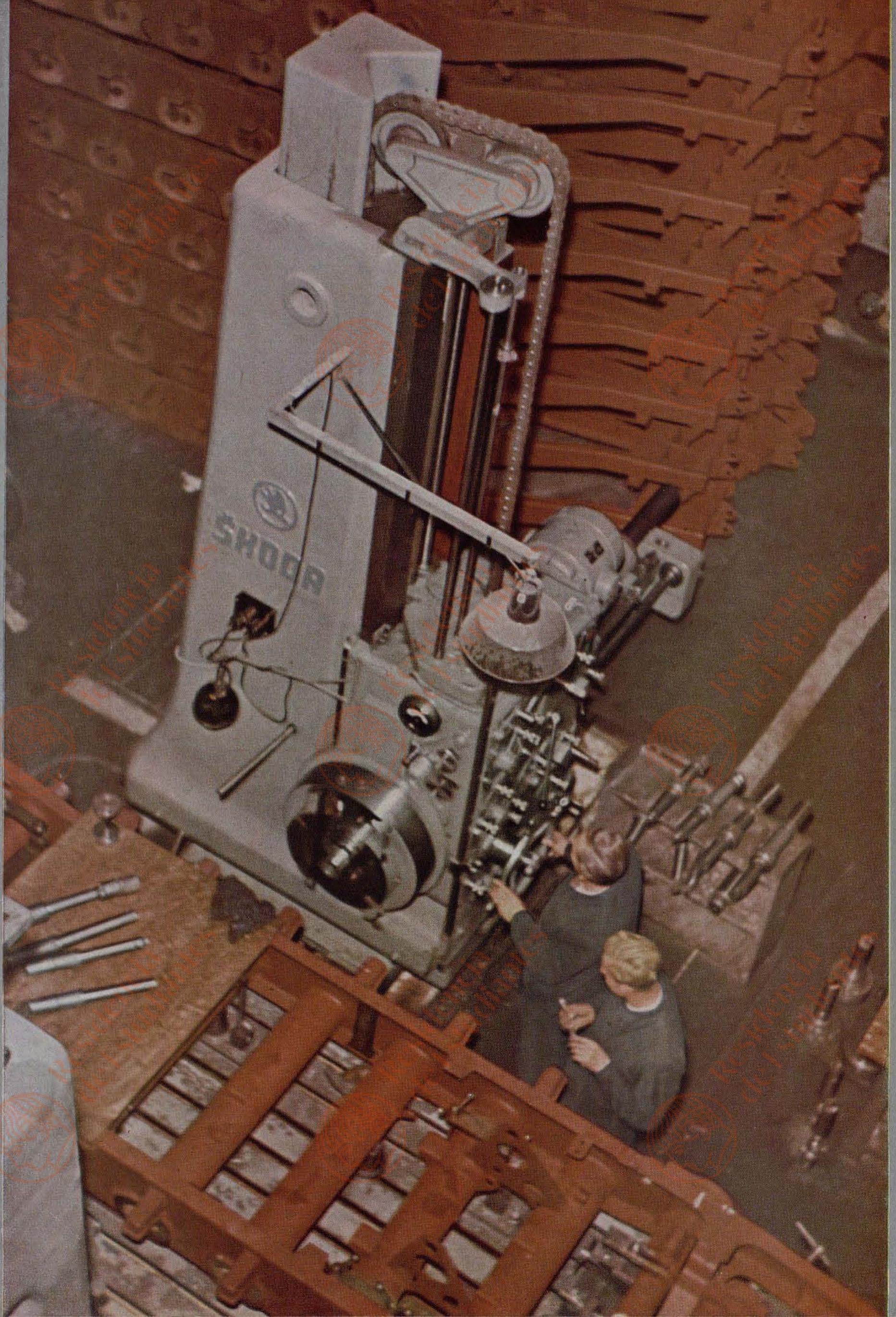
Suite page 23

Nos quatre pages en couleurs →

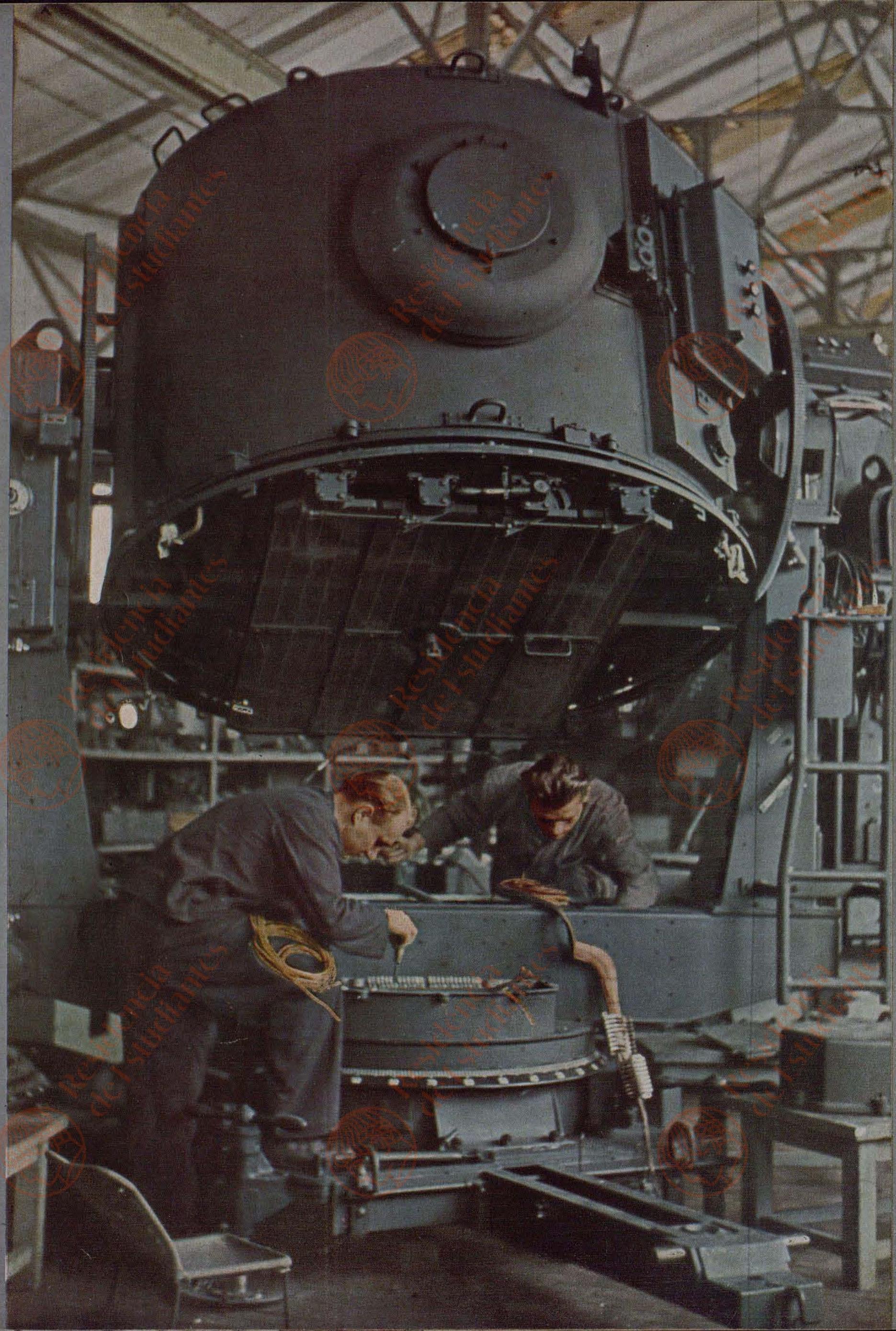
Dans une des fabriques allemandes d'armes du protectorat de Bohême-Moravie. A droite : pièces de marine. Sur les deux pages centrales : châssis roulants pour tracteurs, à la perceuse double, et pièces d'artillerie lourde, au montage. Notre quatrième photographie en couleurs montre un projecteur de D.C.A., à l'électro-montage

Clichés Weidenbaum (PK)









De même les améliorations sociales, qui dans les entreprises allemandes sont le fruit de la rationalisation, lui sont inconnues. Les réalisations de la vie laborieuse allemande, le travail agréable dans la propreté et dans la joie et bien d'autres ne lui avaient jamais été montrées.

Nous l'avons déjà dit : les Allemands ne veulent soulever aucune agitation politique entre les Tchèques ; ce qu'ils veulent fermement, c'est donner à l'ouvrier tchèque la possibilité d'accroître son rendement, et par là même d'élever son niveau de vie. Le socialisme allemand est un socialisme de productivité et son caractère technique permet d'opérer la jonction avec la main-d'œuvre tchèque. Dans quelle mesure celle-ci voudra-t-elle saisir les possibilités qui s'offrent à elle, c'est son affaire.

Quelques mots sur les moyens pratiques d'exécution. En régime capitaliste également, le meilleur ouvrier est le mieux payé, mais, dans l'ancienne Tchécoslovaquie, le travailleur manuel ne disposait d'aucun moyen d'accroître ses connaissances. Les écoles professionnelles se contentaient généralement d'inculquer la théorie, sans entrer dans le détail de la pratique, encore moins dans les derniers perfectionnements. Le niveau technique, relativement assez élevé, de la main-d'œuvre tchèque n'est ainsi que le seul fruit de son énergie et de son ardeur au travail.

On vient enfin de créer des écoles de perfectionnement du type allemand. Elles fonctionnent déjà dans quinze villes et, dès la première année, ont donné leur enseignement à plus de 21.000 ouvriers. 743 cours ont été donnés, et l'on envisage des cours de perfectionnement dans une cinquantaine de corps de métiers. L'ouvrier apprend ainsi tout ce qui peut l'intéresser.

Mais savoir ce que l'on veut est chose difficile. Le choix des cours sera facilité au travailleur tchèque par des « résumés », suivant le modèle allemand. Ce sont des petites brochures qui décrivent chaque métier en phrases concises, indiquant la durée du cours, les devoirs de la profession, les connaissances fondamentales et professionnelles nécessaires qui y seront acquises et qui permettront de réussir dans le métier. L'ouvrier choisit dans le résumé les matières dans lesquelles il désire se perfectionner et suit les cours correspondants.

Le succès immédiat de ces cours et la nécessité d'une réédition des brochures fournissent la preuve de l'intelligence de la main-d'œuvre tchèque. Les métallurgistes, par exemple, qui viennent d'apprendre le dessin industriel, ont pu trouver des situations mieux rémunérées.

Les cours sont habituellement donnés dans des salles de classe louées à cet effet. Le matériel d'enseignement, les machines sont fournis par des entreprises locales.

Commencés depuis un an à peine, les cours vont se développer en étendue et en profondeur.

Les difficultés de langue entraînent une certaine lenteur. Pendant ces vingt dernières années, la main-d'œuvre tchèque a, en effet, été tenue éloignée de toute étude de l'allemand. Aujourd'hui, l'allemand a bien été réintroduit comme langue étrangère dans toutes les écoles, mais les jeunes écoliers ne sont pas encore tellement avancés qu'ils puissent servir de professeurs à leurs parents. La presse de la classe ouvrière doit donc tout d'abord faire connaître les termes techniques les plus utiles. Dans les entreprises dont le personnel est appelé à travailler en

constante collaboration avec des maisons allemandes, des cours d'allemand sont créés.

Au cours de 1942, l'élévation du salaire moyen a été si forte dans l'industrie qu'elle a presque atteint la parité avec les salaires allemands. A titre complémentaire, des cantines communautaires ont été organisées dans les entreprises, pour la main-d'œuvre industrielle. Tout d'abord, ce fut la Wehrmacht qui leur fournit chaque jour une soupe copieuse et gratuite. C'était évidemment là une mesure provisoire. Aujourd'hui, les cantines communautaires d'usine donnent un véritable repas de midi, pour un prix modique. Les entreprises reçoivent à cet effet une répartition spéciale de denrées rationnées. Pour toute une semaine, l'ouvrier doit déposer à la cantine les tickets correspondant à 100 grammes de viande, 40 grammes de graisse, 200 grammes de pain et 50 grammes de pâtes.

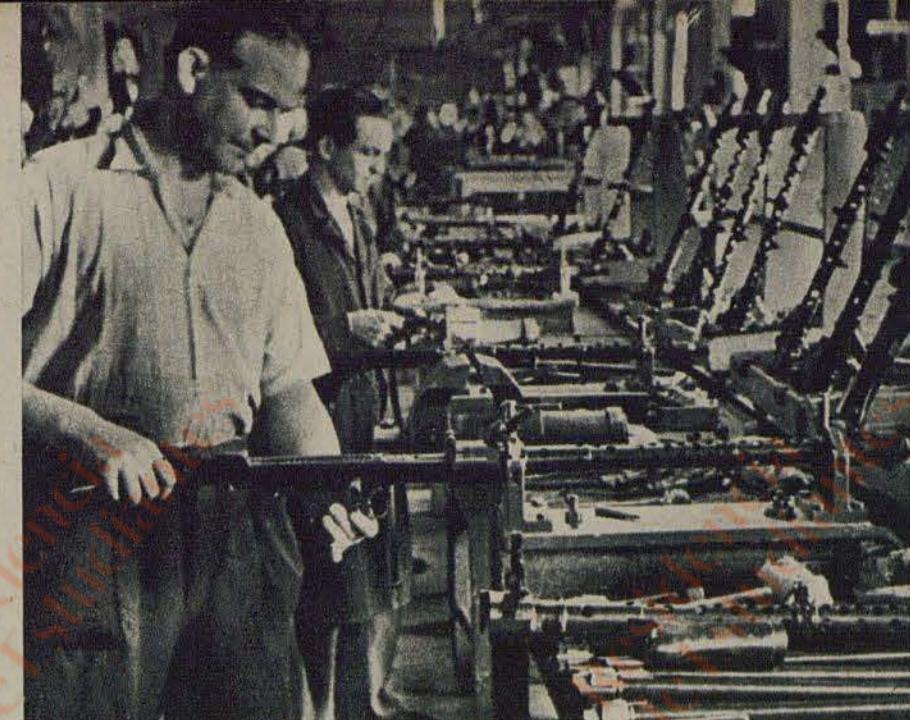
Or, les Tchèques sont très bons pères de famille, et aucun ouvrier ne consentit de bon cœur à priver sa famille de la plus petite part des tickets d'alimentation qu'il recevait, même s'il s'agissait de rations supplémentaires comme celles attribuées aux travailleurs de force. L'argument que le chef de famille, dont le travail fait vivre les siens, doit être le mieux nourri, lui apparaît théorie pure. Mais, peu à peu, il s'est aperçu que la mesure était raisonnable, avantageuse au point de vue familial, et il a adhéré à la cantine.

De même, la santé des travailleurs s'est améliorée depuis l'introduction du service médical permanent dans les entreprises.

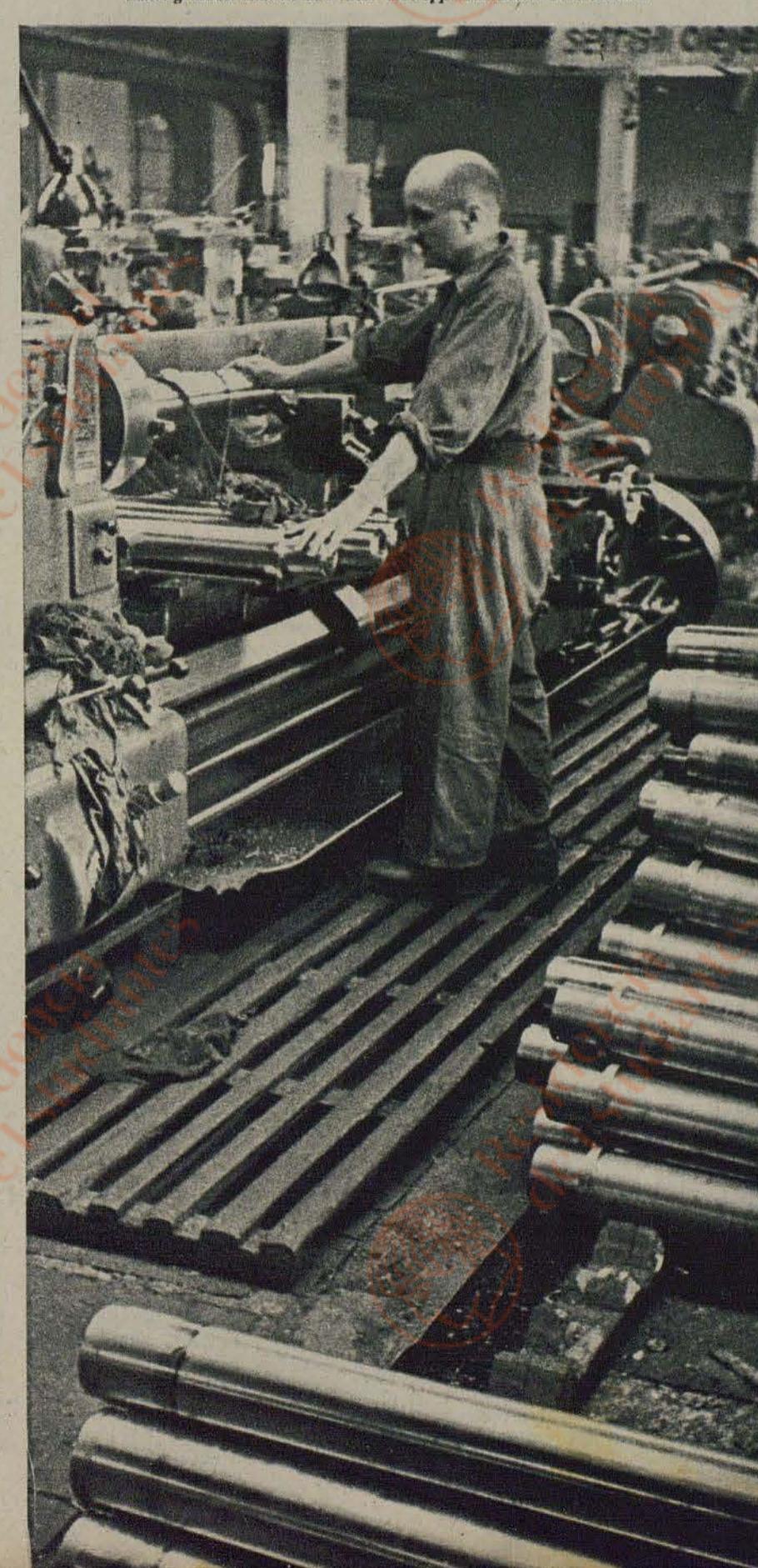
Aussi essentiels que les soins corporels apparaissent les avantages spirituels apportés à la classe ouvrière. L'organisation des loisirs était inexistante. Mais, là encore, il fallait agir avec doigté pour éviter de heurter l'autonomie culturelle du peuple tchèque. Une transposition pure et simple des réalisations allemandes, par exemple de l'organisation « La Force par la joie », ne pouvait être envisagée. Pour mettre les possibilités culturelles du peuple tchèque à la portée de sa classe ouvrière, une organisation fut créée sous le nom de « Joie et travail », et commença à fonctionner le 1^{er} janvier 1942. On peut s'attendre, dans un proche avenir, à des résultats imposants. De mai à septembre 1942, 17.000 cartes de théâtre, 110.000 cartes de cinéma, et 76.000 cartes d'entrée aux matches de football tchèques ont été délivrées gratuitement. Les théâtres tchèques et allemands ont été intégrés dans le mouvement..

Le Théâtre national de Prague a d'ailleurs monté des pièces allemandes adaptées en tchèque. Par exemple, « La Flûte enchantée », de Mozart. En outre, des concerts populaires, spécialement créés pour la classe ouvrière, donnent des auditions de musique tchèque, allemande et italienne. Déjà 61 concerts ont attiré 33.000 spectateurs ouvriers. Enfin, en janvier 1943, un grand nombre de bibliothèques populaires ont été ouvertes, totalisant 90.000 volumes.

Une nouveauté, et une surprise bien accueillie, fut l'introduction dans les usines de séances artistiques récréatives pendant l'arrêt du travail de midi, pendant la « pause ». Des programmes mixtes, d'une durée de soixante-dix minutes, mélanges de concert, de scènes comiques et de numéros acrobatiques, sont exécutés par des artistes en majorité tchèques, dans les halls ou dans les cours des usines. Si le règlement ne permet pas la repré-



Mitrailleuses. Les culasses avec leur poignée, et les manchons réfrigérants sont adaptés au corps de la machine.



Lance-grenades marin. Les tubes de l'appareil lanceur sont tournés.

sentation dans l'usine, l'assistance se réunit alors dans une salle convenable, à l'heure du repas.

Des excursions, des visites d'expositions d'art et des conférences sont également organisées par le service « Joie et travail ». Des équipes sportives viennent d'être créées dans les entreprises. Outre les théâtres et les cinémas, pour lesquels il s'occupe d'ailleurs de fournir les places aux ouvriers, le service « Joie et travail » a organisé en dix mois 538 séances ou représentations pour un total de 286.000 spectateurs.

L'histoire de ces trois dernières années montre combien la tension et les pressions antérieures ont diminué tandis que les voies d'un monde nouveau apparaissaient à la classe ouvrière. La Fédération nationale corporative de la main-d'œuvre a divisé le pays en quinze puis, après la réforme administrative, en sept régions, correspondant maintenant aux régions administratives. A la tête de chacune d'elles se trouve un comité ouvrier, qui se réunit selon les besoins. Ces comités sont dirigés par des ouvriers de nationalité tchèque. Parallèlement à ces comités, onze commissions techniques, correspondant aux principaux corps de métiers, ont été instituées. Au sommet, un comité central qui décide tout ce qui ne peut être réglé par les comités locaux ou les commissions.

Ces comités constituent une sorte de parlement, mais un parlement sans démagogie. N'y sont traitées que des questions techniques et professionnelles, à l'exclusion de toute politique. Les membres des comités sont uniquement choisis parmi les ouvriers, et leur élection a lieu sans considération de parti ni d'entreprise et encore moins d'origine.

Bien entendu, l'opinion du patron ne saurait avoir la moindre influence sur l'élection. Ces comités ont déjà tenu 60 séances avec 1.300 participants. L'originalité de ces séances réside dans l'importance que les délégués attachent à l'élaboration de leurs comptes rendus. Le comité étant réuni, chaque membre fait part des revendications de sa spécialité ou du groupe qu'il représente. Ces revendications figurent intégralement au rapport de séance. Le président procède à l'élection de son bureau, en dehors de toute appartenance politique. Il s'applique à rendre les vœux et les revendications aussi clairs que possible. Mais il ne doit prendre personnellement aucun engagement, pas plus en faveur des ouvriers qu'à l'avantage des patrons. A l'ampleur des réalisations, à la manière dont elles sont obtenues, et surtout à la rapidité avec laquelle les revendications sont satisfaites, chaque délégué se rend compte de la valeur du président et peut constater si les intérêts de la classe ouvrière sont bien défendus.

Le système est nouveau, mais il est le fruit de la pratique et non pas celui de spéculations théoriques. Il évite aux Allemands et aux Tchèques de s'influencer réciproquement. Ecartant toute discussion politique, sa base est exclusivement professionnelle. La voici : les droits du travailleur seront d'autant mieux sauvegardés que l'on s'attachera avec plus de vigueur aux méthodes d'accroissement de la productivité nationale.

Les comités ouvriers constituent la touche de l'apaisement et de la confiance réciproque. Les Allemands savent que les Tchèques sont de bons travailleurs. Les Tchèques comprennent aujourd'hui, après trois ans d'expérience, que les Allemands savent défendre les droits du travail et surtout ceux de l'ouvrier. Cette mutuelle estime est le garant d'un avenir toujours meilleur.

La plus vieille Université du Reich

Prague, soeur de Bologne et de Paris, mère des universités allemandes, nourrice de la langue écrite allemande

Jusqu'au XIV^e siècle, il manquait à l'Allemagne une « universitas magistrorum et scholarum ». C'est à Paris, à Bologne, à Salerne, à Padoue, à Oxford, à Cambridge, à Salamanque et à Séville que l'on trouvait les grandes écoles européennes. Stimulé par l'exemple de Paris et de Bologne, Charles IV établit un « Centre d'études générales » dans les murs de Prague, par sa bulle d'or de 1348. 11.000 étudiants de toutes les parties d'Europe se rassemblèrent à Prague, pour se grouper, selon la coutume des grandes universités, en « nations ». Par exemple, la « nation » bavaroise à Prague comprenait l'Autriche, la Franconie, la Souabe, la Suisse, les provinces rhénanes, la Westphalie et les Pays-Bas. La « nation » saxonne comprenait aussi le Nord, le Danemark, la Suède, la Finlande et la Livonie.

L'ALLEMAGNE fêtera dans cinq ans le 600^e anniversaire de sa plus vieille université. C'est le 7 avril 1348 que l'empereur Charles IV décida la fondation des « Etudes générales » à Prague. La première université du Reich se trouvait, par là, établie sur le modèle des grandes universités de Bologne et de Paris, les plus vieilles de l'Europe, car les autres écoles supérieures ne possédaient qu'une faculté, tandis qu'à Prague on enseignait déjà la théologie, la philosophie, le droit et la médecine.

Dissimulé dans une rue étroite, au « Karolinum », un bâtiment dont on ne remarque guère le coin gothique est tout ce qui rappelle l'ancienne magnificence des écoliers ambulants, des étudiants mendiant et même des évêques nantis qui, à un âge avancé, venaient encore s'asseoir sur les bancs de l'école.

Pourtant l'édifice, voué à l'enseignement par le dernier empereur gothique de l'Allemagne, était tout aussi vaste et hardi que le « Veitsdom » sur le Hradčin, que Charles fit édifier par le jeune Peter Parler, venu de Souabe, après la mort du premier de ses architectes, Mathias d'Arras, venu de France, qui n'avait fait que jeter les fondements.

L'empereur, jeune encore, avait pleine confiance dans les forces créatrices du peuple allemand. Il avait trouvé la Bohême, dont il voulait faire un des bastions de l'empire, dans une situation déplorable : « Nous avons trouvé, dit-il, ce royaume dans une telle détresse qu'il n'y avait pas un seul de ses châteaux qui ne fut hypothéqué avec tous ses domaines. Nous n'avons pu nous loger ailleurs que dans les maisons des villes, comme n'importe quel bourgeois. Le château de Prague était, depuis l'époque du roi Ottokar, dans un tel état de ruine et d'abandon qu'il n'en restait plus aucun mur debout. »

C'est pourtant de ces ruines désolées que le jeune monarque fit sa résidence et, lorsque, plus tard, Pétrarque, prince des poètes, vint à Prague et fut l'hôte de l'empereur, il fut étonné, au lieu de la pauvreté et de la misère, au lieu des neiges et des glaces, auxquelles il s'attendait, de découvrir une « ville d'or » où les maisons étaient des œuvres d'art et où un grand pont de pierre franchissait le fleuve. Ce pont n'était pas, comme à Florence, encombré de maisons, c'était une voie libre, magnifique, qui conduisait au « Burg », à ses palais et à la cathédrale de Saint-Guy qui dressait ses tours haut dans le ciel.

A l'époque où le poète couronné vint à Prague, l'université était déjà en pleine activité. Elle était entièrement allemande comme l'était la ville que le poète visitait, car l'empereur avait voulu, par la fondation de cette université, accomplir un acte culturel significatif : il voulait réaliser l'unité qu'il rêvait de l'empire, par une formation uniforme de la jeunesse.

Charles IV avait reçu, en France, une excellente instruction : il possédait cinq langues. Son université devait of-

frir à l'empire les mêmes possibilités d'enseignement que les études générales que l'on faisait à Paris. Elle devait fournir avant tout à l'empire des intelligences rompus à toutes les disciplines intellectuelles. Et le monarque attachait la plus grande importance à la formation d'une langue allemande écrite, qui put être admise par toutes les provinces, si elle représentait véritablement le meilleur allemand.

Il réussit à attirer à Prague non seulement les meilleurs architectes et les meilleurs hommes de science, mais aussi le grand philologue allemand de l'époque, Jean de Neumarkt, un Siennois, qui fut nommé maître de la chancellerie d'empire. Cette nomination eut d'heureuses conséquences, au cours des siècles pour le monde entier. Jean de Neumarkt remplaça la langue des siècles, pour le monde entier, vivante et plastique. Il créa, pour la correspondance du Reich, des modèles de lettres qu'il fit sans cesse recopier par les étudiants de l'Université de Prague.

La langue d'un peuple représente un élément d'union et de formation d'une immense portée. Les étudiants de Prague apprirent tout d'abord la nouvelle langue d'empire et, leurs années d'études terminées, ils emportèrent avec eux cette connaissance précieuse dans leur pays d'origine, où elle continua de se développer. La langue de la chancellerie de Prague devint peu à peu un modèle pour toutes les chancelleries des autres Etats allemands.

Ce fut d'abord la chancellerie de Meissen, en Saxe, la plus proche, qui se servit de la langue de Prague. Cent ans plus tard, un événement inapprévisible en résulte : Luther traduisit la Bible dans la nouvelle langue allemande. Il fournit ainsi la preuve qu'il avait été influencé par la langue de Meissen, c'est-à-dire par la langue de la chancellerie de Prague.

L'œuvre du traducteur allemand de la Bible servit alors de modèle à tous les autres traducteurs de l'Europe. Quelque chose du mouvement et de la forme de l'allemand de Prague passa

dans les autres langues. D'autres peuples ont livré aux poètes la métrique, les formes du discours, la ballade, l'hexamètre, la strophe. Mais Luther a été le premier à se servir harmonieusement en prose de la langue de tous les jours. Il a montré ce que doit être le développement libre de la période, obéissant cependant au rythme musical, dont il a su tirer, en allemand, un tel élan et de telles élévations que son exemple a stimulé les écrivains de toutes les nations. Il a montré aux philosophes que la langue vulgaire peut être la langue de la sagesse et a rendu ainsi un service éminent en fécondant l'esprit de tous les peuples.

Jean de Neumarkt était un grand artiste : Prague, avec ses étudiants, fut son instrument. La gloire de son université n'a pas été seulement d'instruire et de former quelques milliers de savants qui, depuis six cents ans, ont joué un rôle plus ou moins grand, ce qui est le plus important, c'est l'influence féconde et le caractère allemand de cette université. Elle est l'*« alma mater »* de toutes les autres grandes écoles de l'Allemagne. Cracovie, Vienne, Heidelberg et Cologne furent les cadettes auxquelles Prague déléguait ses maîtres. Une chanson d'étudiant du début du XV^e siècle appelle Prague « la mère des arts ».

Mais, avec les successeurs de Charles IV, le malheur s'abattit sur cette mère nourricière.

Prague, la « ville d'or », abritait autrefois dans ses murs 5.000 étudiants et maîtres allemands. Les milieux intellectuels de la Bohême se sentirent menacés par cette majorité, et mirent à profit la querelle de l'Eglise avec le roi Venceslas pour mener une agitation contre les Allemands. Le roi voulait avoir l'Université de son côté. Elle refusa. Il reprocha aux Allemands leur ingratitudé et les menaça de les priver de leurs priviléges s'ils ne se soumettaient pas à sa volonté. Les Allemands ne céderont pas et le roi mit sa menace à exécution : les 5.000 étudiants et professeurs allemands de Prague quittèrent la ville, en 1409, à

Le sceau vénérable de l'Ecole allemande de Prague, première université du Saint Empire romain-germanique, fondée en 1348 par Charles IV. Debout, avec l'épée et l'étendard, saint Venceslas; devant, à genoux, Charles IV. Près de lui, l'écusson à aigle impérial. L'inscription circulaire porte les mots : « Sceau de l'université de Prague ».



cheval, dans des chariots, à pied, et émigrèrent en longues colonnes vers Leipzig, où ils formèrent la célèbre université où Goethe, plus tard, étudia.

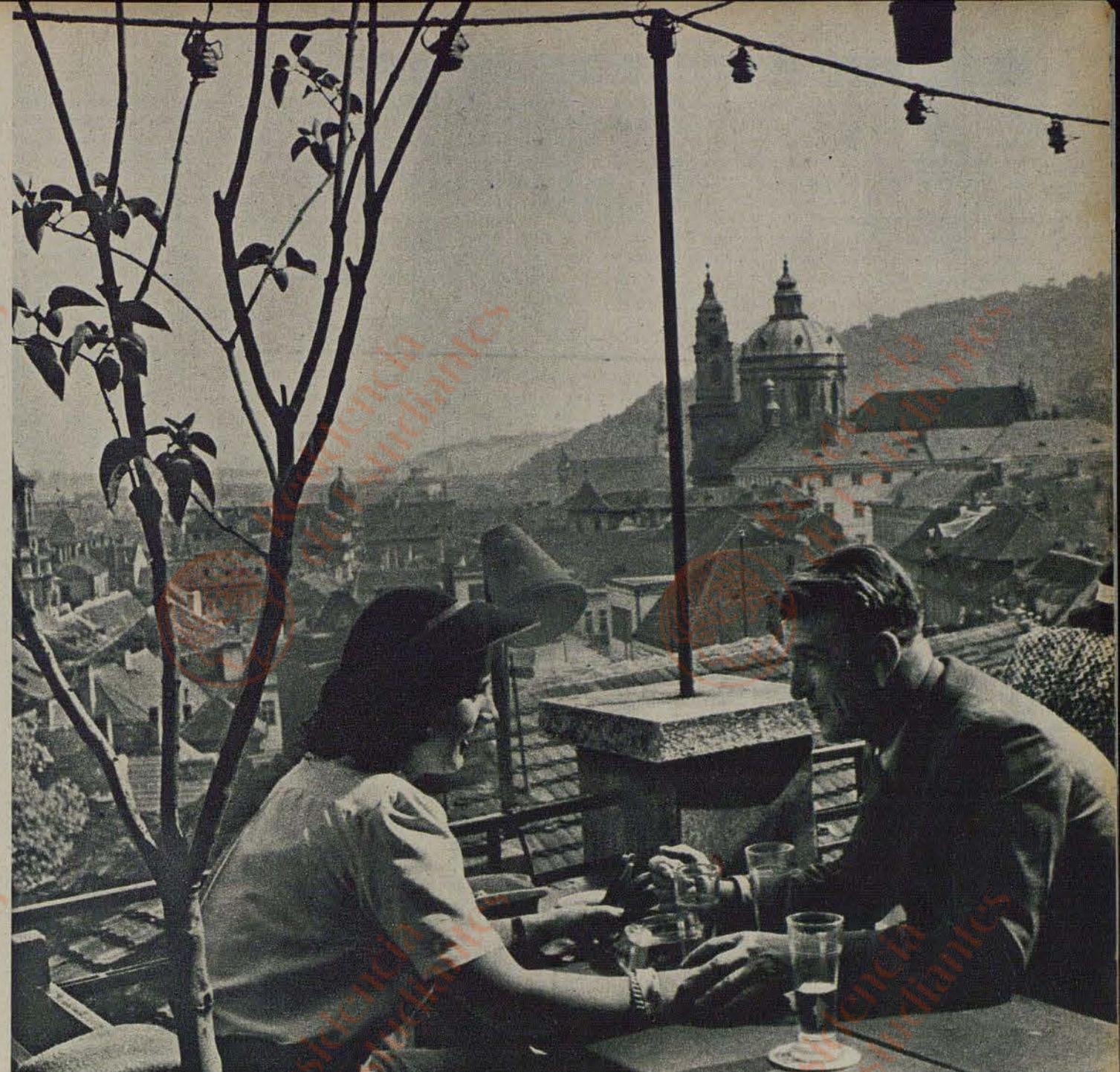
Jean Huss, qui avait dirigé le complot contre les Allemands, fut nommé recteur de l'Université de Prague; mais son triomphe contre l'Eglise lui coûta de périr sur le bûcher. De même que de nombreux politiques tchèques après lui, cet orateur de génie, cet ami du peuple, voyait les choses sous un faux jour. Comme les représentants de l'Allemagne se trouvaient dans la capitale de la Bohême, il prit la Bohême pour le centre du monde et les Allemands qui s'y trouvaient pour toute l'Allemagne. Il crut en avoir triomphé quand ceux-ci quittèrent Prague, de même qu'il crut avoir triomphé de l'Eglise et du pape. Les Allemands de la Bohême n'étaient pas toute l'Allemagne, mais toute l'Allemagne était derrière eux. Cependant, ce ne fut pas l'Allemagne qui punit la rébellion de Huss contre l'Eglise, mais le pape. Plus tard, après la bataille de Weissenberg, beaucoup d'étudiants allemands retournèrent à Prague.

On voit encore aujourd'hui dans la cour du « Klementinum », le célèbre collège des jésuites, la statue en pierre d'un étudiant de Prague. C'est un jeune homme, habillé comme au temps de la guerre de Trente Ans, portant, dans sa ceinture, des cartouches et un livre. L'étudiant allemand de Prague (et c'est là le troisième signe caractéristique et le mérite de l'Université de Prague) a, de tout temps, combattu pour la cause de son pays. De ce bastion avancé, il a défendu la ville universitaire contre toutes les attaques : depuis l'assaut des Suédois de la guerre de Trente Ans, jusqu'aux invasions des armées napoléoniennes. L'étudiant de Prague a été célébré dans la poésie et dans la chanson. Le peuple a même vu en lui une figure ténébreuse semblable à celle du docteur Faust. Selon une croyance populaire, l'étudiant aurait vendu son âme au diable.

La vérité est simplement que l'étudiant de Prague était en général lui-même un pauvre diable. La tragédie de sa vie n'avait rien de diabolique, elle était celle de bien des hommes. Envoyé par sa nation à un point où il fallait combattre pour la défense de l'esprit allemand, au milieu d'étrangers, il dut lutter et il le fit toujours avec courage, bien que son dévouement n'ait pas été justement apprécié.

Il ne connut que fort peu la vie d'indépendance et de dissipation des corporations d'étudiants. Toutes ses orgies se sont bornées à fréquenter de misérables cabarets d'étudiants comme le « Schipkappass » où une main maladroite a dessiné, au charbon, sur le plafond, le symbole d'un aigle.

Karl Hans Strobl a décrit la vie des étudiants allemands à la fin de ce siècle, et c'est ainsi qu'ils ont continué à vivre, à Prague, poursuivis par la haine de l'homme de la rue, longtemps après même que les Allemands eurent abandonné l'Université tchèque. L'époque où leur situation fut le plus misérable fut celle de la formation de l'Etat tchèque. Les étudiants de Prague trouvèrent alors, dans la personne du prêtre allemand Nägele, du Palatinat rhénan, un recteur qui sut défendre la dignité et l'honneur de la plus vieille université allemande, contre les revendications injustifiées des Tchèques. Ceux-ci prétendaient que l'empereur allemand Charles IV avait fondé l'Université à titre d'institution purement bohémienne. Le « recteur de fer » fut trois fois réélu, à la grande joie des étudiants et, aujourd'hui, l'Université porte de nouveau son nom vénéré : Université allemande de Charles.



Sur l'autre rive de la Moldau, à mi-côte, l'auberge « A la fontaine d'or » se cache entre les maisons. En traversant la cour d'une maison, 23 Landtagsgasse, et en tournant le coin de ruelles romantiques, on gagne une terrasse, endroit de prédilection pour les amateurs de clair de lune... et de plein soleil. Le panorama de la « Kleinseite » avec ses palais et ses églises s'y offre tout entier aux yeux du spectateur.

IMPRESSIONS DE PRAGUE

En revoyant la capitale tchèque

DANS le compartiment, mon compagnon de voyage ouvre sa valise, trois paires de vieux souliers en tombent... D'abord leur propriétaire est un peu embarrassé, mais bientôt il devient familier. Il emporte toujours, dit-il, ses vieux souliers à Prague, parce qu'on y trouve des cordonniers excellents qui disposent encore d'un nombre suffisant d'ouvriers ; les réparations sont exécutées aussitôt ; enfin, c'est un plaisir que de faire « rajeunir » ses vieux souliers à Prague.

Dommage que je n'aie pas pensé à cela. Il y a quinze ans que je ne suis venu à Prague, et j'ai tout à fait oublié la bonne réputation de ses tailleur et de ses cordonniers. Je l'avais oubliée, parce que, dans ma mémoire, Prague restait surtout la ville des politiciens perpétuellement excités, des démonstrations sans fin et des hommes toujours offensés et hargneux.

De ma vie, je n'oublierai le motocycliste qui avait failli m'écraser. C'était par un bel après-midi d'été. J'étais très étonné de voir un motocycliste en smoking et souliers jaune clair. Je croyais d'autant plus rencontrer un fantôme qu'il circulait dans le sens interdit. Je ne l'évitai, d'un bond, qu'au dernier instant, ayant reconnu qu'il était un être réel. Il m'injuria comme un diable en me dépassant, sa machine puant et pétaradant, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il me vint à la pensée que, probablement, il avait raison... En ce temps-là, on devait circuler à gauche, et moi, ainsi que tous les autres étrangers venant d'Allemagne, je l'ignorais, les Tchèques ne daignant à aucun prix afficher des notes en allemand. La langue tchèque, employée pour l'injure, est un peu rude ; chantée ou parlée par une femme, elle est très jolie mais incompréhensible,

le tchèque écrit est encore plus indéchiffrable que le basque.

Il y eut un temps où les Parisiens, eux aussi, se seraient arraché la langue plutôt que de prononcer un mot allemand. Mais, à la gare du Nord, les Allemands pouvaient du moins lire, en tout petits caractères, qu'ils étaient à la gare du Nord et où se trouvait la sortie. Aurait-on proposé aux Tchèques de faire une petite politesse de ce genre, ils l'eussent considérée comme une impossible exigence. Ils étaient beaucoup trop excités pour être capables de tolérance.

Pour moi, venant du nord de l'Allemagne, tout cela était tout à fait bizarre. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi les Tchèques préféraient m'écraser plutôt qu'employer ma lan-

n'était pas, il resterait cette hypothèse que les Etats-Unis ne prennent part au conflit que par idéologie. Or, ce sont les Etats-Unis qui ont pris l'initiative du déclenchement de cette guerre, ainsi que Sven Hedin vient de le prouver de nouveau d'une manière convaincante. Nous ne pouvons imaginer qui pourrait être, dès lors, assez naïf pour croire à ces raisons idéales.

Ainsi, il y a une guerre dans la guerre, et c'est la guerre de conquête massive que les Etats-Unis font déjà depuis 1940, pas à pas, contre l'empire britannique. Nous avons pu nous entretenir récemment avec une personnalité neutre disposant de maintes relations en Angleterre, et qui en retirait bien des enseignements. La plupart n'étaient pas spécialement intéressants et nous les connaissons déjà. Mais l'un était une affirmation remarquable. Notre interlocuteur nous conta qu'autour des cheminées mal chauffées des manoirs anglais, d'ailleurs désertés à moitié, il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un seul thème de conversation. Celui-ci : « Comment résistons-nous à l'Amérique ? » Et il nous précisa qu'on ne peut guère dépasser en netteté et en violence la franchise des opinions exprimées à ce propos, ni des avis secrets, ni même des exposés émis par des milieux compétents de la classe supérieure londonienne. Cette question est vitale pour les Anglais.

Le deuxième front de la Grande-Bretagne

Depuis longtemps, ce n'est plus un mystère que la guerre souterraine des Etats-Unis contre l'empire britannique forme le centre du combat mondial. Mais ce n'est que par le bizarre jeu d'ombres ou de marionnettes, avec Darlan et de Gaulle qui, cet hiver, sont apparus sur la scène nord-africaine, que le grand public britannique a pris connaissance du lourd fardeau de soucis qui s'amonceille sur les têtes des responsables de Whithehall. C'est alors que la guerre souterraine dans la guerre actuelle, pour la première fois, est devenue évidente. L'assassinat de Darlan n'y a rien changé. Il n'a décelé qu'une situation, qu'un point critique. On s'efforcerà probablement encore de dissimuler l'abîme creusé entre les forces anglo-saxonnes ; mais ce ne sera bientôt plus possible. Etant donné que les Etats-Unis n'ont pas de buts de guerre réels en Europe, que le sort des Français, des Grecs, des Roumains ou des Hongrois leur importe aussi peu que celui des Allemands ou des Italiens, que, d'autre part, leurs buts de guerre en Extrême-Orient sont devenus absolument irréalisables du fait de l'augmentation immense de la force japonaise, leur seul et décisif but de guerre doit devenir de plus en plus évident, il va de soi, et c'est l'annexion des régions de l'Afrique et de l'Asie centrale qui, jusqu'ici, étaient assujetties à la puissance et à l'influence britanniques.

Voigt, qui n'a pas osé appeler les choses par leur nom, s'est exprimé ainsi dans « Nineteenth Century » : « On doit toujours admettre que chacun des gouvernements alliés sauvegarde tout d'abord l'intérêt de son propre pays, quels que soient les principes généraux de sa politique ou des actions qu'il mène. C'est là le devoir essentiel de chaque gouvernement envers son propre peuple. C'est celui du gouvernement britannique. Les alliés ont un intérêt immédiat commun : la défense de l'ennemi. Mais, en ce qui concerne les conditions de paix ainsi que la situation politique et commerciale qui doit suivre la guerre, nos intérêts sont dissemblables, et il sera très important d'avoir une conception nette de l'en-

droit où ils commencent à diverger... » Le public auquel le périodique anglais s'adresse sait très bien ce que cela veut dire. C'est plus qu'un avertissement, c'est un appel aux Anglais pour qu'ils pensent en temps utile à leur deuxième front : le front contre l'Amérique. Et ce front s'étend déjà sur toutes les régions du monde où se trouvent des possessions anglaises.

Sur ce deuxième front, on ne tire pas. On y tient des pourparlers et on y paie. Mais le résultat est toujours que les troupes anglaises et, sur quelques points déjà, les administrations anglaises se sont retirées. Et, chaque fois, les Américains les ont suivies pied à pied. Récemment, Garvin, désespéré, s'écria : « Nations unies, unissez-vous ! » Mais il n'y a aucune chance qu'elles y parviennent, même si, à Washington, on se montrait bien disposé, et même si Moscou renonçait à son insurmontable méfiance envers les puissances anglo-saxonnes. La guerre souterraine dans la guerre est inévitable, parce que c'est elle, elle seule, qui prête un sens réel à la participation américaine au conflit mondial. Ce chemin ou plutôt ce tunnel est jalonné déjà de telle sorte qu'il ne peut y être rien changé d'essentiel, même par la volonté de l'un ou de l'autre des personnages en cause.

La notion selon laquelle la fin de la guerre et le traité de paix engendreront un nouvel état de choses tire son origine de l'époque des guerres diplomatiques. Jusqu'à un certain degré, elle valait encore pendant la première guerre mondiale. Du fait même que le monde asiatique tout entier participe activement au combat, alors qu'il ne prit part à la première guerre mondiale que d'une manière toute relative, la lutte se déroule sur l'étendue universelle et les résultats politiques les plus importants, ceux, sans doute, qui subsisteront, apparaissent déjà.

Les quatre éléments de la puissance britannique

Si l'on veut exprimer en peu de mots cet événement : la fin de l'hégémonie anglaise, il suffit d'envisager les conditions primordiales sur lesquelles elle s'est fondée, partiellement, au cours des âges, puis, dans sa plénitude, au XIX^e siècle. Quatre éléments servaient de base. D'abord, la politique traditionnelle de l'équilibre européen : l'Angleterre secourait la nation la plus faible afin de jouer toujours le rôle d'arbitre, sans devoir entretenir de grandes armées sur le continent, la condition étant la supériorité de sa flotte. Ensuite, la domination des points stratégiques et des routes les plus importantes du continent africain, Gibraltar, Suez, l'Afrique occidentale et le cap de Bonne-Espérance avec son hinterland. Puis, la domination de l'Inde, source centrale de richesses, et des glucis indiens vers l'ouest, en Moyen-Orient, jusqu'aux bords de la Méditerranée. Enfin, la suprématie continentale en Asie orientale, étayée sur la puissante citadelle de Singapour, sur Hong-Kong, point le plus important de la côte chinoise méridionale, et sur la sphère d'influence britannique de Shanghai.

De ces quatre éléments, jadis inseparables, le premier et le quatrième ont disparu de la guerre apparente. Par la bataille de France, l'équilibre européen a déjà cessé d'exister. En même temps, par l'occupation allemande de la Hollande et de la Belgique, l'Angleterre a perdu la maîtrise exclusive de la Manche et le tremplin pour aborder au continent dont elle a toujours fait usage. Il ne lui est même plus possible de préserver l'apparence qu'elle se bat pour les droits

des petits et moyens peuples de l'Europe, puisqu'elle a, au contraire, promis solennellement et publiquement aux Soviets, comme zone d'influence, toute l'Europe « jusqu'au Rhin ». Ce faisant, les Anglais ne pouvaient douter que la sphère d'influence soviétique s'étendrait en peu de temps jusqu'à la Manche et l'Atlantique et même jusqu'à l'Espagne. Et les petits peuples de l'Europe centrale, orientale et méridionale qui devaient, politiquement, être livrés aux Soviets, savent désormais ou devraient savoir qu'ils n'ont pas de protection à espérer de l'Angleterre.

Dans la même mesure, la supériorité anglaise en Extrême-Orient est perdue. Déjà, avant la chute de Hong-Kong et de Singapour, l'Angleterre n'était pas à même de s'opposer à l'expansion des Japonais sur le continent asiatique. L'empire colonial hollandais, qui s'est placé sous la protection anglo-américaine, n'a pas été défendu. Depuis l'occupation de la Birmanie, l'Angleterre, chassée de l'Extrême-Orient, se voit menacée jusqu'aux Indes et jusqu'en Australie.

L'Afrique, champ de bataille anglo-américain

Il ne subsiste donc de la puissance britannique que le deuxième et le troisième élément : la domination de l'Afrique et celle de l'Inde, avec le glacis jusqu'à la Méditerranée. Ici, les Anglais ont réussi d'abord à étendre leur sphère d'influence. Après la défaite militaire de la France, l'Afrique équatoriale française, le Cameroun et le Congo belge tombèrent aux mains des Anglais, avec la complicité de la marionnette de Gaulle. Mais, précisément, en Afrique et par suite de l'écroulement de la coalition britannique en Europe et en Asie orientale, le passage s'est trouvé ouvert, par où le nouvel impérialisme américain a fait irruption en coups rapides et véhéments. Auparavant, les Etats-Unis avaient déjà obligé les Anglais à abandonner des positions avancées moins importantes, comme celles de la mer des Antilles. Si l'on songe que, pendant la première année de guerre, le courrier par avion de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud avec l'Europe était soumis, à la Jamaïque, à la censure anglaise, tandis qu'aujourd'hui ce sont uniquement les Américains qui le contrôlent, comme ils contrôlent la Trinité, d'où l'on extrait 65 000 pétrole qui est produit directement par l'empire britannique, on peut mesurer l'importance de cet abandon de la colonie la plus ancienne de la couronne anglaise. Mais ce n'était qu'un commencement. En 1941, déjà, les Américains prenaient pied en Afrique occidentale anglaise. Bathurst et Freetown sont devenues pratiquement des bases américaines, sous le masque, d'abord, des Panamerican Airways. L'installation des Américains à Natal, cette saillie du Brésil dans l'Atlantique, précisait leurs intentions. Sous le vaste manteau des accords prêt et bail se dissimulait l'attaque contre les principales colonies africaines de sa Gracieuse Majesté.

En même temps, le Canada et l'Australie s'orientaient vers les Etats-Unis. Le Canada restait encore dans l'empire, mais, en vérité, il entrait dans le rôle d'un des Etats confédérés de l'Amérique du Nord. En Australie, abandonnée par l'Angleterre au moment du plus grand péril, de même que les Hollandais dans leurs îles de la Sonde, un général américain est commandant en chef et dictateur. Il ne reste que l'Afrique du Sud qui tarde encore. Là, le général Smuts souhaite de se réservé aussi longtemps que possible une

position indépendante entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Mais bien que personnellement lié d'une façon étroite à Londres, aux chefs de l'empire anglais, il s'est vu obligé, dans l'été de 1942, à laisser entrer les Américains dans son pays et à leur céder une concession d'une grande importance stratégique près du Cap. Son désir secret de devenir commandant en chef du front nord-africain, désir entretenu et étendu par l'entreprise projetée depuis l'été 1942 contre l'Afrique du Nord française, n'est pas exaucé. Roosevelt n'a pas voulu.

Le combat occulte pour l'Afrique, envisagé déjà avant que les U.S.A. ne participent à la guerre, a atteint son point culminant avec l'entreprise Eisenhower. Les millions de livres sterling investis petit à petit par l'Angleterre dans la coûteuse société anonyme de Gaulle et Cie se trouvaient déjà perdus au moment où le vrai grand jeu commença en Afrique. Darlan lui-même, injurié comme une sorte de diable cornu par l'Angleterre, dans des centaines de conférences à la T.S.F., la plupart en langue française, a fait soudain son apparition comme homme de confiance de Roosevelt et de Hull. Quand Londres a demandé la participation de ses propres marionnettes, Cordell Hull a créé tout simplement un « ministère des Régions occupées ». Ainsi faisait-il remarquer que, désormais, seuls les Américains commanderaient en Afrique septentrionale, jusqu'alors française. Cet état de choses dure encore après l'assassinat de Darlan par un gaulliste, c'est-à-dire par l'Angleterre. Smuts retourne en Afrique du Sud, après qu'en octobre 1942 on l'eut fait se prononcer, solennellement, à Londres, sur les buts de guerre, devant les Chambres réunies des lords et des communes. On avait tenté un coup d'arrêt contre l'Amérique. On devait souligner par-là que le plus grand Etat africain était toujours et d'abord un membre de l'empire. A son retour en Afrique du Sud, Smuts trouvait l'influence américaine renforcée et il avait des discussions graves avec les généraux américains qui sont bien éloignés de vouloir abandonner les positions gagnées entre-temps.

En Afrique, tandis que, dans la guerre ouverte, l'Angleterre, par suite d'une supériorité en matériel préparée depuis longtemps, remporte, sur le front égyptien, un succès sur Rommel, elle perd au même moment les positions-clés décisives dans la guerre souterraine. Le Libéria, porte d'invasion américaine en Afrique, est occupé. La prépondérance américaine en Afrique occidentale devient de plus en plus forte, non seulement au point de vue politique, mais encore sous l'angle stratégique. La lutte de Darlan et de Gaulle, par laquelle l'attention du grand public était attirée sur ce conflit, n'était qu'un chainon d'une suite beaucoup plus grande d'événements. Les Etats-Unis ont perdu, en Asie orientale, une énorme sphère d'influence et, en même temps, leurs principaux fournisseurs de produits tropicaux. Ils espèrent trouver une compensation en Afrique, aux frais de l'Angleterre.

Le combat clandestin pour l'Orient

Mais tout cela n'est encore qu'un aspect de l'affaire, car la troisième position fondamentale de l'Empire britannique, la position indo-asiatique, est également devenue le théâtre de cette guerre sourde. Avant l'occupation de l'Afrique du Nord française, il était déjà évident que les Américains rejetaient de Gaulle. En septembre 1942, quand il se rendit en Syrie, il dut constater que le général anglo-juif

EXTRA leicht

Hensoldt
DIALYT

Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE OPT. WERKE A-G · WETZLAR



La marque réputée dans le monde entier:

Junghans

Les montres avec l'étoile

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, amono-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

Spear avait déjà dû, depuis longtemps, abandonner le contrôle politique aux Américains. Par les milieux gaullistes, le public fut informé d'un accord secret anglo-américain signé, en avril 1942, par le chef de l'état-major américain Marshall et par Harry Hopkins. Cet accord fait songer aux manœuvres de la politique secrète en Orient pendant la première guerre mondiale. Il assure aux Américains l'Iran, l'Irak, la Syrie libanaise et l'Arabie séoudite comme zone d'influence. Il ne réserve à l'Angleterre que l'Egypte. La Palestine, où le consul général américain joue d'ailleurs un rôle plus important que le haut commissaire anglais, est partagée également entre les contractants, évidemment à la sollicitation des Juifs.

Quel coup de théâtre! C'est Churchill en personne qui, pendant la première guerre mondiale, déclare que, pour l'Angleterre, le prix du combat sera le «Middle Eastern Empire», la communication tant désirée de l'Inde à la Méditerranée. Plus que cela: toute la question d'Orient au XIX^e siècle, c'est-à-dire la politique de Castlereagh et de Palmerston jusqu'à Disraeli et Gladstone, tourne autour de la nécessité de dominer cet espace. C'est ici que se joue, autour de 1914 et 1918, la grande lutte souterraine contre la France dont de Gaulle, dupé, voit maintenant le pitoyable épilogue en Syrie. C'est ici que, dans la personne du colonel Lawrence, l'Angleterre trouvait son véritable mythe héroïque de la guerre mondiale. Et c'est sur ces régions que, pendant les 25 années d'entre-guerre, toute la politique de

l'empire anglais s'est concentrée. Et maintenant? N'ayant plus la force d'exercer la suprématie, l'Angleterre est, selon les méthodes de la guerre souterraine, chassée, courtoisement, mais par l'escalier de service, de son «Middle Eastern Empire» qu'elle avait complété seulement en 1941 par l'occupation de l'Iran et de la Syrie.

La majorité des actions de l'Iraq Petrol Company et même de l'Anglo-Iranian Oil Company qui, lorsqu'elle était en possession de l'Amirauté anglaise, pouvait être considérée comme une des colonnes de la politique de l'empire, est transférée entre les mains des Américains. Wall Street l'exige comme prix de l'accord prêt et bail. L'Angleterre ne s'y peut refuser. Elle doit s'acquitter avec un sourire poli. Elle «encaisse» ce coup au cœur de sa position capitaliste la plus importante. James Roosevelt, le fils du président, puis Willkie, font leur apparition comme exécuteurs testamentaires. Les hommes, peu nombreux à Londres, qui ont fait partie de l'ancien personnel politique de l'empire, grincent des dents; mais ce sont des vieillards et ils ne peuvent plus rien sur le cours des événements. Les lois de la guerre souterraine sont tout aussi rudes et brutales que celles de la guerre ouverte. Des troupes américaines ont débarqué à Bassora. Les soldats ne s'y comportent pas comme des alliés accueillis avec plaisir, mais comme des mercenaires de l'infanterie de marine ou comme les impitoyables syndics d'une faillite. L'Arabie séoudite est encore ajoutée à la zone d'influence américaine, et, de même, dans

le golfe Persique, les îles pétrolières Bahrein, sur lesquelles la Standard Oil Company avait mis la main depuis longtemps. Quiconque, peu de temps avant la guerre, a voyagé dans le Proche-Orient, ne peut plus ignorer que les agents américains avaient préparé de longue main cette prise de possession. A Wall Street aussi bien qu'à Washington, on savait ce qu'on voulait, et on n'avait point tardé à donner son importance à ce véritable front où combattent les Etats-Unis.

Les U.S.A. étendent la main sur l'Inde

Mais tout cela ne suffit point. L'Inde aussi, depuis longtemps, forme un des objets de cette opération clandestine de désagrégation de l'Empire. Il y a longtemps que les Etats-Unis ont commencé à critiquer la politique anglaise dans l'Inde d'une manière franche et rude. Sans doute, se gardait-on, à la Maison-Blanche, de faire des promesses concrètes aux Hindous. Ce n'est, du reste, pas la satisfaction de leurs revendications qui forme l'objet de la politique américaine, mais la pénétration du capital américain que doit y suivre l'influence politique et militaire. Déjà, en 1941, les Anglais devaient consentir, si peu agréable que cela leur fût, à l'institution d'une ambassade américaine à Delhi. Au printemps de 1942, une mission technique, sous la direction du Dr Henry Grady, était envoyée aux Indes, à l'instigation de laquelle on fondait «The Indian War Resources Committee», qui devait préparer les voies au capital américain pour l'exploitation de l'Inde. Cette commission technique a

eu un successeur en la personne du colonel Johnson, mandataire personnel de Roosevelt, qui s'est interposé brusquement dans les négociations. Le colonel n'a pas hésité à laisser entrevoir les vrais buts de sa mission: «Notre voyage est une affaire qui ne peut être expliquée exclusivement par la situation militaire; l'Amérique n'est pas désintéressée dans l'Inde.» On veut continuer ce qu'on avait commencé, lorsque Tchang Kai Chek entreprit de s'interposer, en accord le plus étroit avec la Maison-Blanche. Enfin, en décembre 1942, Roosevelt a délégué à New-Delhi, comme représentant permanent, son conseiller personnel intime, l'ancien ambassadeur à Rome William Phillips. Déjà, les troupes américaines débarquent aux Indes pour renforcer les Anglais. C'est le grand jeu. On sait qui bat les cartes et qui tient les atouts.

Ainsi, le dernier bastion de la politique de l'empire anglais est devenu un champ de bataille de plus de la guerre souterraine. La campagne y est semblable à celle qui se déroule en Afrique, même si, du dehors, cela n'est pas encore très visible. Sans doute, y a-t-il encore la résistance passive et les révoltes des populations hindoue, iranienne et arabe. Mais le dernier endroit du monde où elle pouvait encore se sentir relativement en sûreté étant menacé en même temps sur son flanc est par la guerre ouverte contre le Japon, l'Angleterre est forcée de lâcher, dans la guerre souterraine, position après position.

Qui peut encore oser contester que cette guerre dans la guerre ne soit

**WINNIE
MARKUS**
joue dans les films
'Sommerliebe'
et
'Fahrt ins Abenteuer'
Production Wien-Films
WIEN & FILM

d'une gravité immense, définitive, non seulement pour l'Angleterre, mais pour presque tous les peuples du monde et particulièrement pour ceux de l'Europe ? Tout est encore en cours, certes, et les Américains pensent eux-mêmes qu'ils sont loin du dénouement. Mais on ne doit pas oublier que les événements s'accompagnent d'une cession anglaise totale, sans contrepartie. Le périodique londonien « Time and Tide » constatait récemment que le matériel fourni par l'Amérique, selon l'accord prêt et bail, ne représentait, en dépit de ses 700 millions de dollars, qu'un dixième de la somme dépensée en espèces pendant cette guerre par l'empire anglais pour des marchandises américaines. « Nous n'avons plus les dollars pour continuer ces gros paiements », écrivait cette revue. Elle ajoutait : « A Washington, il y a une coterie très influente qui favorise la politique de dépouillement de tous nos capitaux placés à l'étranger, afin qu'après la guerre notre pays ne soit plus à même de refuser son consentement à la politique commerciale prescrite par Washington. On dit que le président Roosevelt s'est opposé à ce projet, mais qu'il a les mains liées. La fin ne justifie pas les moyens. C'est un mauvais présage pour la collaboration d'après guerre que de voir l'alliance militaire menacée par un manque de générosité malencontreux entre amis et alliés. » C'est ce que pense toute l'Angleterre. A Londres, on a pris connaissance du résultat d'une enquête de l'institut Gallup : 82 % des Américains supposent qu'après la guerre l'Angleterre paiera en espèces toutes les dépenses faites sous le régime prêt et bail.

L'Angleterre expie sa défection à l'Europe

Nous autres, Européens, nous devons regarder cette suite inexpliable, ce démembrément, cette perte de toutes les positions, cette désagrégation du corps gigantesque et peu souple de l'empire comme la conséquence naturelle de la trahison de l'Angleterre à l'heure du combat décisif de la civilisation européenne tout entière contre l'assaut du despotisme bolcheviste. Déjà, en 1939, les Anglais étaient prêts à vendre l'Europe à Staline, s'ils avaient pu conclure l'alliance avec les Soviets. La nation qui a osé déclarer que les Soviets sur le Rhin, c'est-à-dire aux bords de l'Atlantique, valaient mieux pour elle que les Allemands sur la Volga, doit supporter les conséquences de son abandon de l'Europe. L'Angleterre croyait pouvoir se sauver en livrant les peuples au bolchevisme. C'est elle qui tombe sous les coups d'une puissance extra-européenne. Personne ne l'aidera, personne ne voudra l'aider. Nous autres, Européens, nous menons avec succès le combat décisif à l'est contre la puissance extra-européenne qui nous menaçait mortellement. Nous gagnerons notre guerre. L'Angleterre a déjà perdu la sienne. Et les Etats-Unis ? Leurs succès actuels dans la guerre souterraine contre l'empire britannique ne signifient pas du tout leur victoire finale dans la guerre ouverte contre les puissances tripartites. A l'inverse, tout y contredit.

FIN

IMPRESSIONS DE PRAGUE

Suite de la page 25

gue, pour la seule raison que leurs anciens ennemis mortels, les Habsbourg, parlaient aussi allemand. A l'évocation de tant de mauvaise humeur, j'avais oublié que, dans cette ville, fleurissent les arts charmants des tailleur et des cordonniers. La ville de mes souvenirs, c'était la Prague du pont Charles avec ses tours et ses statues de saints, de la cathédrale Saint-Guy avec sa silhouette élancée, et la ville du rire en roulades, en roullements des jeunes filles. En entendant ce rire, on comprend pourquoi, dans l'est de l'Europe, on appelle les jeunes filles « petites tourterelles ».

Si, maintenant, je parle de la profonde évolution de Prague pendant les quinze dernières années, je peux dire tout d'abord qu'il y a trois choses qui sont restées les mêmes : le rire des jeunes filles, la splendeur du pont Charles et la beauté de la cathédrale Saint-Guy,

Ce qui a disparu, c'est l'excitation. On ne peut pas dire que Prague soit une ville tranquille. Les musiciens jouent du violon avec la même ardeur et on s'y couche plus tard que dans toute autre ville d'Europe. Les tavernes ne sont fermées qu'à une heure du matin, et le mouvement de la rue ne diminue pas pour cela. La foule se presse autour des marchands de saucisses ambulants. Les Tchèques sont grands mangeurs de charcuterie, et il paraît qu'ils satisfont cette passion surtout la nuit. Le marchand de saucisses vend sa marchandise contre tickets, car dans le protectorat aussi les denrées sont rationnées. Mais les Tchèques ont toujours assez de tickets de saucisses. Je ne sais comment ils s'y prennent pour s'offrir ce luxe nocturne. Je crois bien que c'est un des vrais problèmes insolubles de ce monde.

Le voyage à Prague en 1942-43 est un voyage au pays de la paix. Encerclé par la guerre et le danger, entouré des flammes de l'incendie mondial, le protectorat est le seul pays de l'Europe centrale vivant en paix. Sa jeunesse n'est pas au front, l'arme au poing. Elle travaille, plus que jamais, aussi bien dans son pays que dans les villes du Reich, apportant sa contribution au grand œuvre du présent. Les soldats blessés qu'on voit parfois dans les rues sont des soldats allemands. Les autres soldats, en uniforme kaki et casquette plate, appartiennent aux troupes gouvernementales du protectorat, jeune élite tchèque dont la mission n'est pas le combat sur le front, mais le maintien de l'ordre intérieur. Leur uniforme est un mélange des modèles français et anglais auxquels ils ont ajouté les couleurs vives de garnitures et de parements, et le drap brut, très pratique, de leurs manteaux, qui ressemble au tissu des vêtements des paysans montagnards.

La circulation dans les rues, également, est semblable à celle du temps de paix. Naturellement, on voit moins d'automobiles, et beaucoup de voitures à gazogène. Mais les tramways se suivent toujours comme autrefois. Prague n'a pas de métro; le tram est le principal moyen de communication. Le soir, ils ont presque tous deux baladeuses, et ils sont tellement chargés qu'on pourrait croire que tous les habitants courrent à des rendez-vous. On peut satisfaire, le soir, une passion

particulière qui consiste à rester debout sur le marchepied des voitures. Pendant la journée, les receveurs ne le permettent pas. A la guerre, les trams de Prague doivent des receveurs. Ce sont de jolies filles. Elles semblent s'inquiéter beaucoup de ce que leur nez pourrait briller, elles se poussent souvent, vite et à la dérobée. Les receveurs portent, en hiver, de larges bonnets de fourrure qu'ils posent un peu de travers, ce qui leur donne l'air de cosaques. Pessimistes, ils craignent toujours que leur collègue conducteur n'entende pas la sonnette ou que la corde de celle-ci ne casse. Ils se sont pourvus de sifflets. Aux arrêts principaux, ils sautent à terre, et accompagnent le départ d'un long trille de sifflet, en se haussant sur le marchepied avec beaucoup de force et d'élégance. Peut-être jouent-ils ? En tout cas, tout cela fait très gai.

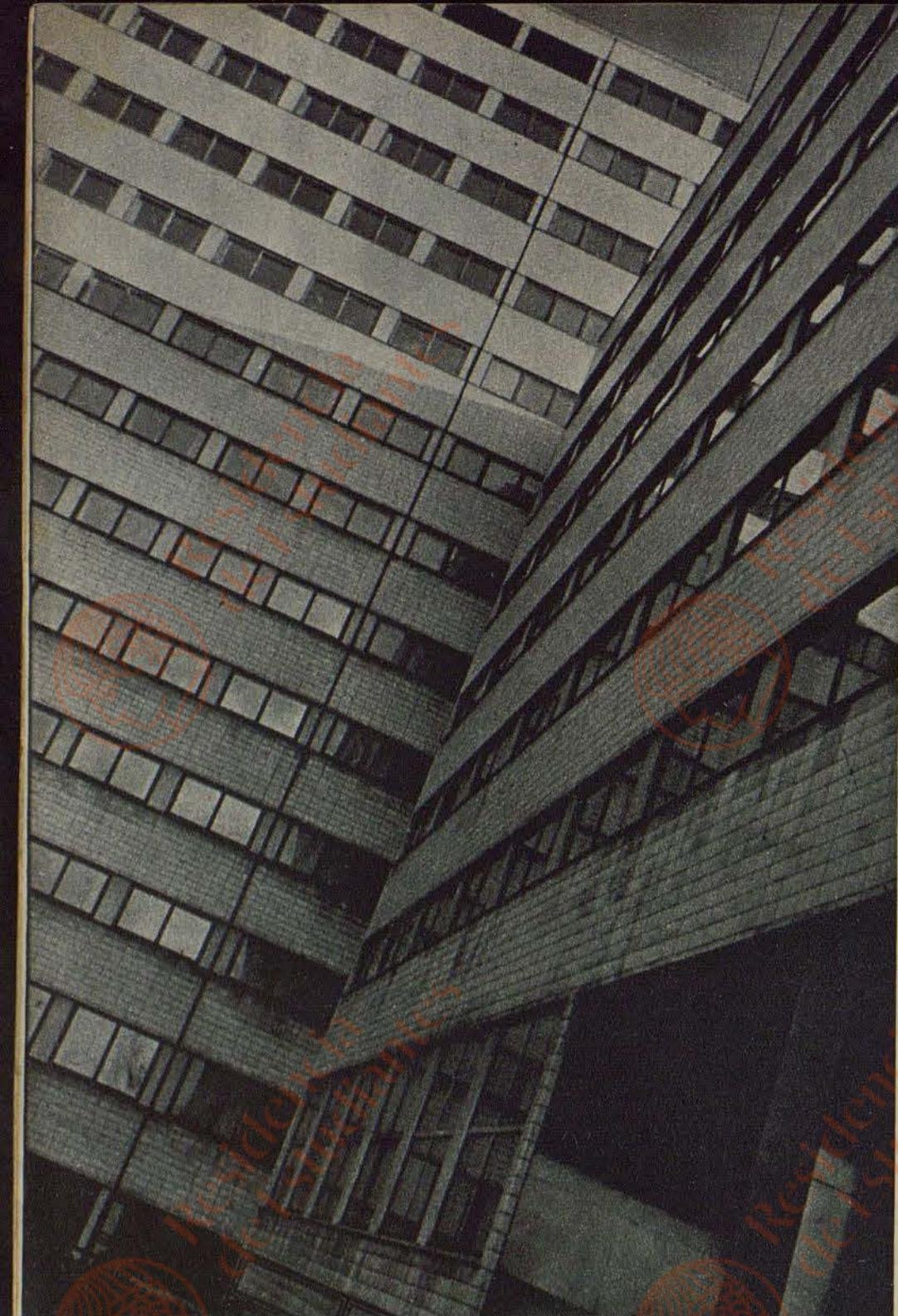
Jadis, je n'avais pas remarqué ces plaisirs enfantins que leurs trams procurent aux habitants de Prague. J'avais trop de peine à deviner les itinéraires et les terminus. Il n'y avait, comme je l'ai déjà dit, que des inscriptions en tchèque. Maintenant, toutes les indications sont en allemand et en tchèque. Mesure heureuse : ce n'est pas seulement le tram qui en profite, mais aussi les gares, les boutiques et tous les établissements où l'on annonce, où l'on offre quelque chose et aussi bien les cartes des restaurants. Peut-être autrefois, les Tchèques s'abritaient-ils derrière leur langue comme derrière un bouclier ou une cuirasse. Je ne sais pas. Mais il est très agréable pour l'étranger de pouvoir comparer à la sienne la langue du pays qui l'accueille, et de pouvoir se faire ainsi une petite idée de son caractère.

Il semble que les femmes ont plus de difficulté à apprendre l'allemand que les hommes. En tout cas, dans la bouche de la receveuse, l'allemand a un accent plus étrange que dans celle de son collègue masculin. Elles chantent les voyelles finales qui, en allemand, sont souvent un peu sourdes. La seule ressemblance du tchèque avec l'allemand, l'accentuation de la première syllabe, est due au fait que ce sont des savants allemands qui donnèrent leurs règles grammaticales à la langue tchèque. C'est l'accentuation de la première syllabe qui prête à l'allemand son caractère mâle, et c'est peut-être la raison pour laquelle les hommes tchèques ont moins de difficulté que les femmes à prononcer correctement l'allemand.

L'agréable surprise qu'éprouvent les Allemands capables enfin de s'orienter et de se faire comprendre, explique pourquoi Prague leur plaît mieux qu'autrefois. Mais cela n'explique pas du tout pourquoi les habitants de Prague ont, maintenant, l'air beaucoup plus contents et moins irrités qu'il y a quinze ans. On ne peut trouver une raison à cela que dans l'action du président de l'Etat, M. Hacha. En plaçant le sort de son peuple entre les mains du Reich, il a délivré les hommes du souci de leur existence et de la ten-

Des ruelles étroites, parfois larges de quelques pieds seulement, conduisent, sous des arcs de pierre rongés par le temps, au « Altstädter Ring ». C'est le cœur de Prague, près de l'hôtel de ville et de l'église de Teyn, le quartier des maisons à impasses dans le labyrinthe desquelles on peut facilement s'égayer. On y trouve de petites boutiques, pleines d'ombre, des tavernes et des cabarets qui ont l'air, sous leurs voûtes, d'exister depuis des siècles.





«Derrière ces fenêtres noires, je n'ai vu qu'une fleur s'épanouir...»
La façade de la Caisse des pensions sur le Veitsberg.

sion anormale qui les tourmentait sans cesse. Maintenant, les Pragois ont l'air de gens délivrés d'un courant à haute tension. Cela tient probablement aussi à la satisfaction éprouvée du fait que le Führer a assuré expressément le président de l'Etat qu'il ne souhaite pas que le peuple tchèque participe, sous les armes, au combat des Allemands.

Ce ne sont plus les hommes, à Prague, qui ont l'air nerveux, mais, si l'on peut dire, les bâtiments récents. On peut délivrer les hommes de leur nervosité, mais les pierres restent ainsi qu'elles ont été taillées. La politique trouve un peu de son expression dans l'architecture ; il est seulement regrettable qu'il soit plus difficile d'effacer les erreurs architecturales des monuments que l'inquiétude du visage des hommes. En croisant les Tchèques d'aujourd'hui, on éprouve un sentiment très agréable et qui porte à réfléchir, mais en contemplant l'architecture de la Prague de ces trente dernières années, on a souvent des frissons d'horreur.

La ville classique a été construite par les Allemands, aidés par des Tchèques, des Italiens et des Français. Cela a duré sept cents ans. Pendant les dernières quinze années, les Tchèques ont

bâti seuls, sans aide. C'est ce qu'ils n'auraient pas dû faire.

L'ancienne Prague, la ville d'or, solennelle et exquise, procure à l'homme sensible l'impression la plus émouvante qu'il puisse éprouver devant une architecture. Ce ne sont pas des sensations délicieuses, comme celles ressenties à Paris, devant les arcs harmonieux ou les grandes places exactement proportionnées ; ce que le voyageur éprouve à Prague, c'est, pour ainsi dire, la sensation physique de se balancer au rythme des sculptures. Cette sensation n'est pas causée par les nombreuses sculptures et les guirlandes de pierre ornant les maisons, mais par le fait que chaque édifice est, en soi, un chef-d'œuvre d'ornement. Du fond d'une vallée, la ville s'étage d'un côté sur les collines, du haut desquelles de vieux jardins descendent comme des masses d'un vert limpide. Et, sur l'autre rive du grand fleuve, la ville s'élance et s'élève jusqu'au château fort qui la couronne.

Ici, le ciel se penche bas sur les hommes, il les accable. Jamais, il ne les laisse tranquilles. Sans cesse, il change son aspect. Les nuages menaçants sont déchirés en un instant, ils se dispersent en laissant un fond coloré bleu clair, jaune métallique ou

incarnat. C'est à l'adresse de ce ciel bas et lourd que les architectes de Prague ont érigé des tours imposantes, en donnant aux pierres cyclopéennes tantôt la forme d'un filigrane étrange, tantôt un aspect d'une élégance farouche. Même les sculptures gracieuses sont d'un caractère sérieux, et les ornements délicats du rococo montrent une dignité pleine de vigueur. Il ne s'y trouve rien qui ne soit façade ou décor. Chaque construction est un élément isolé dans l'espace, mais en harmonie avec ceux qui l'entourent. Le regard est ainsi conduit d'une tour à l'autre, d'une sculpture à l'autre.

L'ancienne Prague est dramatique, la ville nouvelle est théâtrale. Ce qu'on a fait ici est né d'une opposition : de l'opposition contre l'Allemagne. Mais on ne se tournait plus vers l'est. On jetait des regards furtifs vers la France et vers l'Amérique. Et, n'aimant pas l'Amérique des gratte-ciel qui offensent leur goût artistique et leurs âmes de musiciens, les Tchèques ont flirté avec l'Amérique du Sud. Le résultat est affreux. Imaginez un édifice à la Le Corbusier, mais couronné par un groupe de sculptures, comme on en trouve dans les grandes villes brésiliennes ou parfois en Europe, au sommet des pavillons d'exposition.

Les architectes allemands marquent, en général, dans leurs constructions, une préférence pour la ligne verticale. Les politiciens qui, pendant les dernières quinze années, ont bâti Prague, détestaient cela. Mais il fallait que les édifices fussent hauts. Or, le château fort de Prague, le Hradschin, est d'origine allemande. On ne pouvait changer cela. Il est situé au nord de la ville. Alors, on construisit sur la colline opposée, au sud, sur la montagne de Saint-Guy, un édifice rival : la Caisse des pensions.

On imagine malaisément qu'une caisse des pensions puisse concurrencer un château fort et une cathédrale gothique. Elle n'a aucune chance. On aurait pu toutefois se tirer d'affaire, si on avait choisi des lignes verticales pour la construction. Ce n'était pas possible ; on voulait s'en tenir aux lignes horizontales. Avec des carreaux de faïence blancs, étincelants, on construisit un édifice d'une longueur infinie qui, de la vallée, ressemble à un amas plat de carrés blancs. Derrière les centaines de ses fenêtres noires, je n'ai vu qu'une fleur qui, solitaire, donnait à la bâtie un aspect plus triste encore.

On dit que la Caisse des pensions a coûté des sommes inouïes. C'est peut-être la raison pour laquelle on a renoncé à placer sur son toit un groupe de sculptures. Mais il y en a assez sur les autres maisons modernes. Sur les toits des banques, par exemple, de grandes dames, à califourchon sur des lions, brandissent la torche du progrès. Des serpents et des dragons se tordent, on ne sait pourquoi, et, parmi tous ces monstres, des enfants jouent. (Personnellement, j'ai le vertige en voyant des enfants près d'une fenêtre ouverte !) La plupart de ces amours, juchés sur les motifs modernes, ont l'air d'être toujours en fuite ; on ne sait s'ils s'enfuient parce qu'ils ont peur de la hauteur des toits ou s'ils courrent vers leur maman qui, cependant, ne peut rien pour eux, parce qu'elle chevauche un lion ou fait quelque autre chose d'aussi incompréhensible.

L'enfant fuyant et l'enfant effrayé semblent les motifs préférés des artistes tchèques, et pas seulement des modernes. Je les ai retrouvés dans beaucoup de chefs-d'œuvre de l'art ancien. Dans beaucoup de cas, d'ailleurs, on doit les considérer comme des figures allégoriques. Néanmoins, on s'étonne de voir jusqu'où les parents tchèques conduisent ces enfants, évidemment très nerveux. On les voit aux couronnements des rois, aux demandes en mariage à la cour du roi de France, autour du bûcher de l'hérétique Huss à Constance, aux combats des Hussites. La vie, par bonheur, dément les artistes tchèques : je n'ai jamais vu tant d'enfants aussi gras et aussi joyeux qu'au cours de ces quatre dernières semaines à Prague. Ils crient, font du bruit, folâtrent, grimperont sur les grandes personnes et même sur les soldats allemands comme moi.

J'ai longtemps flâné dans la ville pour trouver un bel édifice moderne. Enfin, j'en ai trouvé un : le four crématoire. L'architecte de Prague a réussi là où la plupart de ses collègues des grandes villes européennes avaient échoué. Il a su éviter d'une manière très heureuse les impressions pénibles que suscitent souvent les édifices de cette sorte. Les bâtiments crématoires ressemblent tantôt à des villas de millionnaires, dont on aurait muré les fenêtres, tantôt à des résidences de dieux païens. Celui-ci est un édifice très beau et solennel, entouré d'un jardin en harmonie avec le caractère du lieu.

Les autres jardins de la ville moderne n'offrent pas souvent d'attrait. On préfère, en effet, à Prague les chemins asphaltés serpentant à travers les parcs, ainsi que les plantations géométriques, ce qui est certainement contre la nature. Le jardin du bâtiment crématoire de Prague est une cour s'ouvrant seulement sur la rue. Des saules pleureurs y inclinent pieusement leur feuillage délicat. Dans les galeries entourant la cour se trouvent les niches destinées à recevoir les urnes funéraires, fermées par des plaques de marbre. Des couronnes d'immortelles y sont suspendues. Au milieu, l'édifice très élevé abrite une salle où se réunissent les cortèges funèbres et où ont lieu les cérémonies. C'est un mélange heureux de temple et de théâtre. Les cérémonies ont lieu sur une scène élevée vis-à-vis de l'entrée. Ni le prêtre ni la famille du défunt ne montent sur cette scène. Une chaire domine le chœur. Lorsque s'ouvre un lourd rideau, le cercueil apparaît sur un haut catafalque. Tout cela fait une impression très solennelle. Dans la plupart des bâtiments crématoires, la bière est placée très bas ; à la fin de la cérémonie, elle disparaît dans le sol. A Prague, on a trouvé un procédé plus impressionnant. Le fond de la scène est formé par un bas-relief de bronze, couronné d'une sculpture de pierre. Il représente la

Suite en page 33

Près de la tour de Kleinseite, au pont Charles, à Prague. Au premier plan, les dernières statues des saints, érigées au-dessus des piliers du pont. On voit se dresser, à gauche, l'église Saint-Nicolas, du XVII^e siècle, avec son clocher et sa tour à coupole. A droite au milieu de la ville qui entoure le «burg» du Hradschin, sur une hauteur, s'élève la puissante cathédrale de Vit, construite par Pierre de Gmünd, au XIV^e siècle. Cliché Weidenbaum (PK)





La vieille horloge de la ville d'or

Le poète allemand Detlev von Liliencron appelait Prague « un réseau doré de poèmes ». Le moindre coin de ses rues étroites évoque un souvenir historique ou une légende.

C'est dans la tour sud de l'hôtel de ville que se trouve l'horloge astronomique, construite en 1490, par un maître artisan, Hanusch ou Hans, de Prague. Tout en haut, sous le toit qui la couronne, un personnage porte le chapeau des compagnons du temps de Dürer. La légende en dit plus que le nom oublie de son constructeur. Elle fait remonter l'origine de cette horloge au temps de l'empereur Charles IV.

En 1355, l'empereur quitta son « burg » de Nuremberg pour se rendre à Prague. Des bûcherons lui parlèrent d'un jeune aveugle qui demeurait dans un bois de sapins. Charles se rendit auprès de lui et l'écouta chanter. Le jeune homme lui parla d'un chêne au feuillage desséché, situé sur le mont Blanik, et qui reverdirait seulement le jour de la dernière bataille. Puis, une troupe de chevaliers armés se précipita du flanc de la montagne ouverte. C'étaient les compagnons du noble Stillfried qui, jadis, trouva une mort héroïque en combattant les Huns. L'empereur reconnut que le jeune homme avait le don de vision et l'emmena avec lui, à Prague. La légende dit que ce fut lui qui construisit l'horloge du vieil hôtel de ville.

Une autre tradition veut que le jeune homme ait été un chevalier étranger. Fait prisonnier durant la guerre et devenu aveugle, il aurait travaillé toute sa vie à l'horloge merveilleuse. On a prétendu aussi qu'un horloger de Strasbourg en était le constructeur. Quand il en eut dressé le plan, les édiles, impatients, le firent aveugler, afin qu'il ne fût plus en état de construire une semblable horloge pour une autre ville. Pour se venger, il aurait demandé aux autorités de le faire conduire une dernière fois sur la tour pour ajouter un perfectionnement suprême au mécanisme. On lui accorda cette permission, et quand il put toucher son ouvrage, soudain, il en brisa un ressort. L'horloge, reconstruite en 1805, et richement ornée plus tard par des architectes et des peintres, se compose de deux grands disques. Le soleil passe par les douze signes du zodiaque autour desquels se trouve un cadran à chiffres arabes. Une aiguille marque les phases de la lune. Le disque inférieur accomplit sa révolution en une année. Douze figures, une pour chaque mois, symbolisent l'année du paysan bohémien. Quatre personnages se dressent sur les bords du cadran : la Mort squelettique, le Turc, l'Avare avec son sac d'argent, et le Variteux avec son miroir. Quand l'heure sonne, la Mort renverse son sablier et tire sur une clochette. Près du buste du Maître, de petites lucarnes s'ouvrent, et les douze apôtres défilent lentement. La Mort sonne de nouveau, et fait signe à l'Avare. Une lucarne, située au-dessus du Maître, s'ouvre, un coq s'avance, déploie ses ailes et chante, et c'est la fin du petit spectacle.

Cliché Weidenbaum (PK.)

IMPRESSIONS DE PRAGUE

Suite de la page 30

Mort prenant congé de la Vie. Quand la cérémonie est terminée, le centre du bas-relief s'ouvre, alors que le rideau se ferme lentement. De l'ouverture sort une forte lumière blanche, dans laquelle le cercueil glisse avec douceur. La dernière vision est celle des fleurs qui, baignées dans la masse de lumière, flamboient comme celles d'un jardin enchanté. Tout cela est très digne, très grave et très prenant, et cette impression est encore soulignée par la musique puissante des orgues. Ailleurs, on n'entend que le gémissement d'un harmonium ; ici, ce sont des notes riches et fortes.

Je regrette de ne pouvoir louer d'autres modèles de l'architecture de Prague. On ne pourrait mentionner beaucoup de détails dans d'autres édifices que lorsqu'ils sont l'œuvre de bons artisans tchèques.

Le maçon tchèque est aussi qualifié dans son métier que le sont tous les ouvriers tchèques. Mais la manière théâtrale et l'intellectualisme nébuleux des architectes modernes ont interrompu tout rapport avec la grande tradition. L'artisan, de nos jours, ne possède plus ce jugement infaillible des proportions et du style qu'avaient les anciens maîtres. Seuls, les maîtres verriers et les tailleurs de verre en ont encore conservé les secrets. C'est un plaisir de voir ce qu'ils ont fait dans les maisons modernes. Telle, par exemple, la vitrine énorme d'un grand restaurant. La maison, elle-même, est très laide. C'est comme un grand laboratoire dans lequel, par hasard, on débiterait de la bière. Mais la vitrine, elle, est très belle. C'est une symphonie en blanc. Elle a été réalisée selon la technique des anciens vitraux d'église montés sur plomb, mais on a renoncé aux couleurs. Avec toutes les nuances du clair, depuis le gris sombre jusqu'au blanc de neige, elle montre les jours et les joies du paysan, du brasseur et du buveur. C'est le blanc qui fait le mieux valoir la magie du verre. Et les artisans, créateurs de cette fenêtre, ont enrichi leurs effets de sentiment et d'humour.

Quiconque bâtit aujourd'hui doit se faire des idées nettes de l'emploi du verre, du béton et de l'acier. Certes, les Tchèques n'ont pas évité ces problèmes. Mais ils ne se sont pas donné la peine de les approfondir et d'en trouver une solution à eux. Ils ont simplement adopté la méthode des autres. Il y a un matériau ancien que le sol bohémien possède à profusion : le granit. Il est surprenant que le pays le plus riche en granit n'ait, pour ses constructions modernes, jamais employé cette pierre, et qu'il ait préféré la pierre artificielle. La république tchècoslovaque n'a créé qu'un seul monument de granit : l'obélisque devant la cathédrale Saint-Guy, au Hradchin. Mais personne ne sait pourquoi il y a là un obélisque. Les anciens Egyptiens les utilisaient pour leurs cadrans solaires. Or, la place de la Cathédrale n'est ni vaste ni ensoleillée. Elle n'a pas l'ampleur de l'impressive place de la Concorde, à Paris, dont l'obélisque marque le centre. C'est une grande réalisation de la technique d'avoir transporté ces tonnes de granit au sommet de cette colline, et cela a dû coûter beaucoup de sueur. Mais voilà tout. On ne peut pas dire que l'obélisque soit gênant, mais il n'est pas plaisant non plus.

Ce n'était qu'un effort pour l'effort. Les Tchèques ont prouvé au monde qu'ils sont parfaitement à même de transporter une lourde roche de granit sur une montagne, même si cela n'a

pas de sens. Ils ont aussi prouvé qu'ils pouvaient bien agrandir une ancienne ville d'art et doubler son étendue. Mais cela n'en vaut la peine que si l'on augmente en même temps sa valeur d'art. Toute la question est là. Prague avait 500.000 habitants quand elle devint capitale de la République tchècoslovaque ; maintenant, elle a, aujourd'hui, atteint le million. Pendant quinze années, les Tchèques ont construit des maisons, des bâtiments d'administration, des salles de spectacle et des édifices publics pour 500.000 habitants. C'est un résultat imposant. L'activité énorme et la force de ce petit peuple méritent tous les éloges. On a accompli en quinze ans ce qui avait été l'œuvre de huit siècles. Mais on se demande si cette évolution gigantesque était bien naturelle et saine, ou si elle n'est pas plutôt artificielle et superficielle. Pour le règlement des affaires bancaires avec Paris et Londres, pour installer l'office chargé d'assurer les services destinés aux nombreux chômeurs (pour lesquels, d'ailleurs, on ne faisait pas grand-chose), il n'était pas besoin de transplanter 500.000 hommes. Toute discussion sur cette question reste sans résultat. La ville a été gonflée artificiellement, pour satisfaire la mégalomanie de l'intellectualisme tchèque.

La ville nouvelle, dans son ensemble, correspond à la Caisse des pensions sur la colline Saint-Guy. Elle devait être une provocation, et, dans ce cas, une provocation à l'adresse de Berlin.

Les politiciens mégalomanes voulaient donner à Prague l'aspect du centre principal de l'Europe. Ils n'ont su que créer nombre de constructions en béton, sans âme.

Le docteur Benés, qui prétendait faire une politique extérieure « scientifique », faisait démolir les arrières-bâtiments du vieux palais Czernin, un édifice vraiment royal, pour y installer ses services. Il ajoutait au vieux palais, de proportions princières, une aile affreuse de mille pièces. Le palais, ainsi transformé, a l'air d'une usine de lampes électriques. Le résultat le plus clair des faits et gestes du docteur Benés en ce lieu fut qu'en peu de temps son peuple se trouva abandonné par tous ses alliés et, en fin de compte, dut se mettre sous la protection d'une puissance contre laquelle toute sa politique avait été dirigée : sous la protection de l'Allemagne.

Délivrés de l'empire des Habsbourg qu'ils considéraient comme un conglomérat de nations contre toute nature, les politiciens tchèques ne pouvaient que créer un nouvel empire du même genre, en miniature. Mais, à ce nouvel empire, il manquait un centre magnétique. L'ancien l'avait trouvé dans sa dynastie, si flétrie et affaiblie qu'elle fut. La foi dans la grâce de Dieu fut remplacée par la politique extérieure « scientifique », de même que la vieille cathédrale des empereurs devait être remplacée par la Caisse des pensions. Si la politique avait été vraiment scientifique, celle-là eût peut-être réussi, car le sceau de la science, c'est l'humanité. Mais il ne s'agissait pas de science, mais d'arrogance. On ignorait tout ce que le sort imposait au peuple tchèque : sa situation au sein d'une autre nation l'encerclant de l'est à l'ouest. On refusait de voir dans cette situation, non pas une malédiction, mais la possibilité de vivre en collabora-

tion avec cette autre nation, et pour le propre avantage des Tchèques.

Le monument de la fameuse Légion tchèque de la Grande Guerre surpassé encore, par ses dimensions, la Caisse des pensions. Il devait être le Panthéon de cet Etat fondé sur les principes de la politique scientifique. C'est un édifice énorme, conçu plutôt comme une sculpture. Il est fait de cubes et d'arcs presque fermés, et orné de fenêtres bizarres d'un style oriental primitif. C'est une construction massive, colossale, de ciment et de pierre, aujourd'hui morte et déserte. L'arc extrême, du côté sud, porte un relief de pierre : le lion à double queue, emblème de la Bohême. Était-ce bien là l'intention du sculpteur, ou le roi des animaux s'est-il transformé sous sa main ? Mais le lion semble se livrer à une course sans fin autour de l'arc et s'arrêter soudain, s'apercevant, interdit, de l'absurdité de son entreprise.

D'ici, sur la colline des Légionnaires, la vue s'étend sur une autre colline, où l'on aperçoit les silhouettes de grands hangars : les studios de Prague.

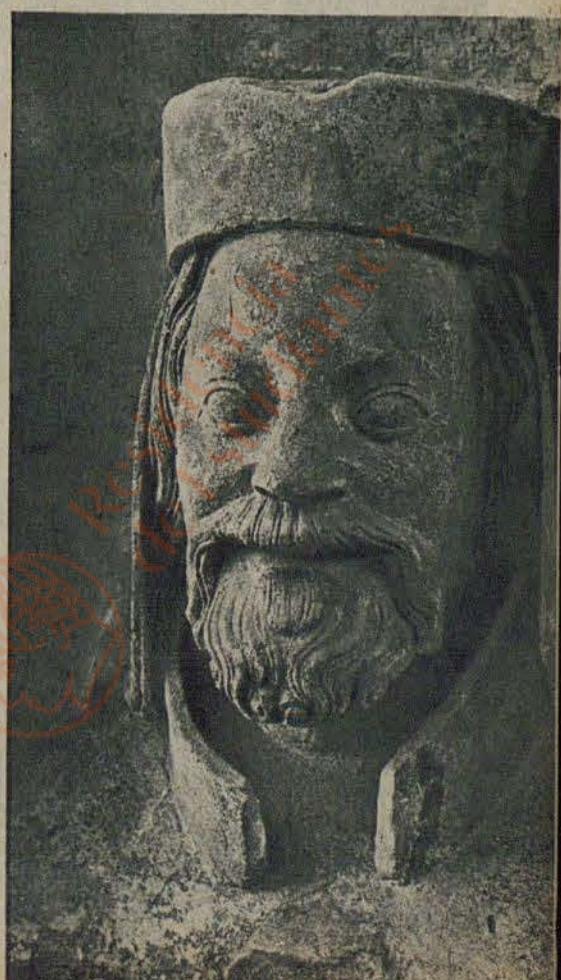
Gagné par la fièvre de bâtir dont souffrait l'Etat, un jeune capitaliste construisit le premier studio tchèque. On lui rit au nez, jugeant son idée saugrenue. Mais cette usine d'illusions prospéra. L'industrie des ombres mouvantes s'avérait plus saine que les spéculations de gouvernement. Aujourd'hui encore, le film est un facteur important de l'exportation tchèque. Par lui, aujourd'hui comme hier et comme demain, le peuple tchèque peut offrir son grand talent, sa musique et les qualités aimables de son caractère aux peuples dont dépend son sort, aux peuples principaux de l'Europe et, en premier lieu, à l'Allemagne.

En descendant la colline pour regagner, au crépuscule, la ville des musiciens et des belles filles, je rencontre, le long du chemin, de nombreuses voitures d'enfant. C'est ici que les mères promènent leurs bébés, parce qu'elles aiment ce lieu tranquille et désert, loin du tumulte des rues. Ainsi, la colline des Légionnaires a fini par trouver, elle aussi, une belle destination.

Ce sont ces réflexions de paix et de conciliation qui me viennent à l'esprit en contemplant le coucher de soleil, symbole céleste du calme et des temps à venir meilleurs.

FIN

Un des premiers portraits réalistes et marquants de l'art allemand : le buste de Charles IV, de Luxembourg, roi allemand et empereur romain, dans la cathédrale de Prague. Charles IV fit de Prague la capitale de l'Empire. Parmi ces bustes, dans le chœur de la cathédrale, se trouve également celui de Peter Parler, de Gmünd, en Souabe, qui fut l'architecte de la cathédrale, de 1356 à 1385.





Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économies : quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.



Partout où l'on parle de médicaments, de produits chimiques et de réactifs, le nom de E. MERCK jouit d'une renommée toute particulière.

E. Merck

USINES DE PRODUITS CHIMIQUES
FONDÉES EN 1827 - DARMSTADT

Après avoir utilisé le
PAPIER CARBONE
Pelikan

pendant quelque temps, retournez la feuille usagée et employez-la de bas en haut. Les caractères de la machine frapperont ainsi aux endroits peu usagés, et la feuille de Carbone vous servira bien plus longtemps.

GUNTHER WAGNER

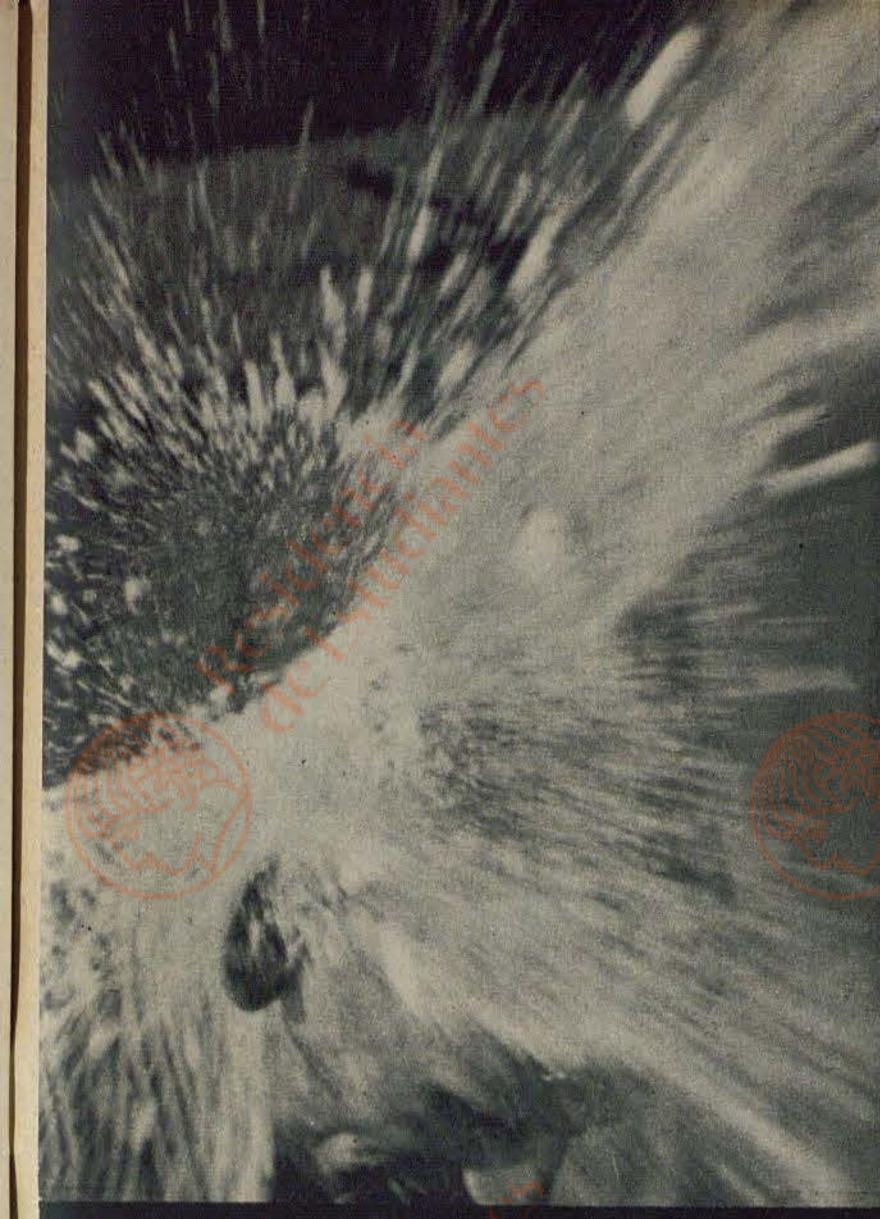


Toute erreur
est exclue!

"Ai-je avancé le film, oui ou non?" Fini ce souci pour le photographe lorsqu'il possède un Vito ou un Bessa 6x6. Ces appareils Voigtländer pensent pour lui. Impossible de tourner la clef d'enroulement dans le cas où cette opération a déjà été faite sans que le film avancé ait été exposé. Donc, toute erreur devient impossible. Tout est pratique dans les Voigtländer: depuis la clé d'enroulement avec blocage automatique jusqu'à l'ingénieuse gâchette de déclenchement dans l'abattement!



Voigtländer -
les appareils de renommée mondiale!



Un projectile a atteint son but: la tête d'un soldat.

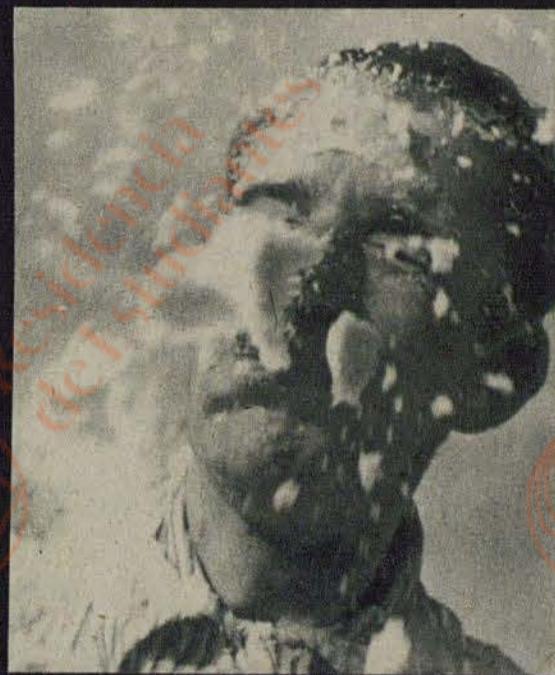
Le médecin-chef, lui-même, participe à l'action. Il excite les combattants.



...les convalescents d'un hôpital. Débordants de la joie de vivre, ils sont tout à l'ardeur de la lutte.

Qui rira le dernier...

Des blessés retrouvent la santé en se battant avec des boules de neige



L'adversaire reçoit le coup avec dignité. Il prépare déjà sa revanche.



...et riant, il lance la boule de neige. Son rire devient



un cri de triomphe, quand il s'aperçoit qu'il a fait mouche. Mais rira bien...



...qui rira le dernier. Courte joie. La riposte n'a pas tardé



*Le Nouveau
SAVOIR-VIVRE*
Sous la serviette de vos invités, glissez, aimable surprise, un billet de la LOTERIE NATIONALE

Votre méthode me passionne!

écrit Mr. R. M., élève de l'Ecole de Dessin de Marc SAUREL

"LE DESSIN FACILE"

Institution française

★ Le nouveau cours de dessin par correspondance, créé par Marc SAUREL il y a moins de 2 ans connaît une vogue toujours grandissante et justifiée, car tout est neuf, attachant, ingénieux, limpide dans les méthodes utilisées qui laissent loin en arrière tout ce qui a été fait jusqu'ici. Des dons exceptionnels, une expérience de plus de 30 ans, le concours d'une équipe de collaborateurs d'élite, professeurs diplômés de l'Etat ou artistes spécialisés notoires, ont permis à Marc SAUREL de faire du "DESSIN FACILE" une très grande Ecole, et qui est de plus une école 100 % française.



Croquis de M^{me} M. de D. B.
14 ans.

Quel que soit le genre qui vous intéresse, pour votre plaisir ou en vue d'une carrière lucrative, pour vous ou vos enfants, quel que soit votre âge et le lieu de votre résidence, Marc SAUREL a le cours qu'il vous faut. Renseignez-vous, jugez vous-même. Rendez visite à Marc SAUREL ou demandez-lui sa documentation. Elle vous sera adressée gratuitement et franco par retour.

BON pour une BROCHURE GRATUITE 51.2 à nous retourner avec votre nom et votre adresse en soulignant le genre de dessin qui vous intéresse :
Croquis, Paysage, Portrait, Dessin de mode, d'Illustration, Dessin industriel,
Dessin animé, Dessin de Lettres, Cours de dessin pour les enfants de 10 à 12 ans.
"LE DESSIN FACILE"
11, Rue Keppler PARIS (16^e)
Z.N.O. "LE DESSIN FACILE" BANDOL (Var)



Elle a travaillé dans le kolkhoze. Cette femme, âgée maintenant de 60 ans, a dû travailler aussi durement que les hommes du village. Son mari, qui n'a jamais pu se faire à l'idée que sa terre ne lui appartenait plus, s'est toujours montré récalcitrant. Un jour, on l'a envoyé aux travaux forcés, dans un bagné lointain d'où il n'est jamais revenu. Que de fois elle a demandé où était son mari et s'il reviendrait bientôt. Mais elle n'a jamais reçu de réponse. Au bout d'un an, elle s'est résignée et n'a plus questionné...

Paysans sous le régime des Soviets

Un jeune peintre allemand est devenu un jour soldat, comme tant d'autres. En partant, il a emporté son carnet à dessin. Il ne savait même pas s'il aurait la possibilité de s'asseoir un instant, avec son carnet sur les genoux, pour esquisser un paysage, pour noter à traits rapides un épisode de combat, pour fixer une physionomie. Un jour, cependant, il a eu l'occasion de se féliciter d'avoir avec lui son carnet à dessin et son crayon. Les portraits de paysans de l'Union soviétique que l'on trouvera reproduits sur cette page et sur la suivante ont été faits à quelques kilomètres du front. Ces paysans ont connu la brutalité des bolcheviks qui sont venus un jour réquisitionner leur bétail et leurs instruments de travail, et qui les ont expropriés. Depuis, pendant des années, ils ont dû travailler comme des esclaves, dans les kolkhozes. Les souffrances endurées ont marqué leurs visages de traces profondes.



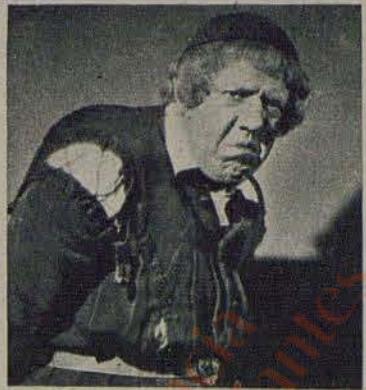
Sa fourrure est déchirée. Il ne reste presque plus rien de ce qu'il a possédé. Son fils est ingénieur à Leningrad. Les ingénieurs étaient les moins malheureux sous les Soviets, parce qu'on avait besoin de leurs services. Avant la guerre, le fils envoyait quelquefois, de Leningrad, des vivres à son père qui, paysan, n'avait pas assez pour subsister par ses propres moyens. Il ne sait pas si son fils vit encore. Le village fait partie de la zone des armées. Les soldats allemands ont construit, sur le terrain du paysan, une maison dont ils avaient besoin. On a dit au vieil homme que la maison lui resterait si le front était porté en avant. Lui qui, depuis longtemps, avait renoncé à tout, mesure maintenant de temps en temps, en comptant ses pas, les dimensions du « bien » qui doit plus tard lui revenir.

Il cuisait son pain lui-même, mais le blé que l'organisation collective laissait aux paysans a toujours été insuffisant pour les nourrir. C'est pourquoi ils ont inventé des recettes étranges pour allonger la pâte. Il a montré aux soldats allemands comment il fabriquait une farine, en pilant ensemble des orties, des graines d'oseille et des prêles, et la mêlait au blé. Comme presque tous les paysans, il porte sur lui des photographies de l'époque où il était encore un homme libre. Il a conservé ces photos pendant des années et les montre volontiers.





Il possédait la ferme la plus grande de la contrée. Quand sa terre fut englobée dans la propriété collective, les bolcheviks vinrent et abattirent ses arbres fruitiers. Ils n'en laissèrent que trois debout. C'était là une mesure inique; mais il ne devait plus exister de propriété privée pour personne, disait-on, tout devait appartenir à la collectivité. L'organisation collective ne pouvait emporter les arbres comme elle emportait les chevaux, les vaches et les instruments aratoires, elle les abattait. Il a hérité la ferme de son père, avec lequel il allait, tout jeune, faire la chasse à l'ours, l'épieu au poing. Depuis que la guerre a passé sur le village, il espère que son fils reviendra du front. Sans doute, alors, pourra-t-il, un jour, ayant repris possession de sa ferme, la transmettre à son tour à son fils, comme son propre père la lui avait transmise autrefois.



MICHEL SIMON
qui vient de réaliser la plus étonnante composition de sa carrière dans

LE ROI S'AMUSE
qui passe actuellement à Paris, au Helder
(Photo SCALERA)

Votre capital? c'est... votre santé - pour votre bien être assurez le bon fonctionnement du foie, de l'estomac, de l'intestin prenez au repas du soir, un

GRAIN de VALS

Laboratoires Noguès
7, Rue Galvani, Paris

Souscrivez aux BONS D'EPARGNE



BE 6

La forge des meilleurs

Un reportage de «Signal» à Budapest, chez les champions du monde de sabre.

par Fausto Rof-Olivier

J'ARRIVE devant le numéro 20 de la Vaci-utca, en plein cœur de Budapest, j'entends un cliquetis d'armes caractéristique. Un écusson sur une porte : « Salle d'escrime Santelli » : je suis devant la forge des meilleurs escrimeurs au sabre du monde.

Un jeune homme blond m'accueille. C'est le frère du champion d'Europe Gerevich, et lui-même bon escrimeur. Il m'introduit dans une salle d'armes faiblement éclairée. Un grand vieillard à cheveux blancs endosse sa veste d'assaut. « Cosa desiderate ? » me demande-t-il. C'est le professeur Italo Santelli, le plus réputé de tous les prévôts d'armes. Santelli est italien. Il enseigne l'escrime à Budapest depuis un demi-siècle. « 77 ans, fait-il, je croise encore le fer. Je puis à peine marcher, cela ne m'empêche pas de former mes élèves préférés. » Je reste un peu sceptique, mais je le verrai tout à l'heure à l'œuvre.

Son fils, professeur d'escrime aux Etats-Unis, prépara les champions américains aux Jeux olympiques de Berlin.

Ils ont cela dans le sang

Tandis que je m'entretiens avec le vieux maître, un robuste gaillard pénètre dans la salle. Après un court entretien, que ma connaissance rudimentaire du hongrois ne me permet guère de suivre, le jeune homme se dévêt jusqu'à la ceinture, et Santelli coiffe son masque. La leçon de sabre commence. L'élève n'est pas un amateur, c'est un homme contraint de se battre en duel, au sabre, et qui prend sa première leçon. Il n'a jamais eu en main une arme blanche. « Ils sont tous ainsi, ces Magyars, me dit le maître. Voyez : on leur met un sabre dans la main, et on croit qu'ils n'ont jamais fait que cela de leur vie. Ils ont cela dans le sang. »

Des victoires : les meilleures preuves

Quand on parle de sport, on en vient inévitablement aux performances. En escrime, trois nations se sont taillé une place privilégiée : l'Italie domine au fleuret, la France à l'épée, la Hongrie est imbattable au sabre. On s'en rend compte en parcourant la liste des championnats internationaux de sabre.

Le capitaine au milieu de ses équipiers. Le colonel Piller, en uniforme, champion olympique et champion d'Europe, dirige aujourd'hui l'équipe nationale hongroise. Il donne ici ses conseils à ses hommes, avant un championnat.

Championnat du monde de haute école :

Hongrie 6 victoires; Italie 4 victoires.

Championnat militaire d'Europe :

Hongrie 6 victoires; Hollande 4 victoires.

Championnat d'Europe :

Hongrie 16 victoires; Hollande 2 victoires.

Championnat du monde :

Hongrie 2 victoires.

Jeux Olympiques :

Hongrie 11 victoires; Italie 4 victoires; Allemagne 2 victoires; Cuba 2 victoires; Grèce 2 victoires; France 1 victoire; Belgique 1 victoire.

Ce qui représente, au total, pour chaque nation :

1. Hongrie	41 victoires.
2. Italie	8 victoires.
3. Hollande	6 victoires.
4. Allemagne	2 victoires.
5. Grèce	2 victoires.
6. Cuba	2 victoires.
7. France	1 victoire.
8. Belgique	1 victoire.

Ainsi sur 63 titres, la Hongrie en a remporté 41, perdu 6 et n'a pas participé à 16. Record enviable. Dans le championnat militaire d'Europe, elle est imbattue ; de même dans le championnat d'Europe. L'équipe hongroise de haute école ne subit que trois défaites ; les escrimeurs olympiques hongrois ne doivent s'incliner qu'en 1900, 1906 et 1924. Le grand adversaire est l'Italie.

Pourquoi sont-ils imbattables ?

Les Hongrois ont toujours été un peuple de sabreurs, et leur escrime s'appuie sur une tradition séculaire. L'art de la guerre moderne a retiré le sabre des mains du soldat, les Hongrois en ont fait un sport. La Honved en a été le pionnier, elle a cherché à le développer par tous les moyens. A côté du water-polo, le sabre est le sport national. Plus de la moitié des escrimeurs hongrois sont de la Honved. Il n'est pour ainsi dire pas un officier qui ne s'adonne au sabre.

Par Santelli, les Hongrois ont appris les secrets de l'école italienne. Ils ont su s'y adapter pour améliorer encore leur propre style de combat. Athlètes complets, les Hongrois bénéficient d'une formation omnisports préalable.

Un avantage essentiel : les champions hongrois proviennent presque exclusivement de l'association militaire de Budapest. Le sport du sabre étant con-



Un assaut du champion d'Europe Gerevich. Les yeux rivés sur son adversaire, il attend l'attaque.

centré à Budapest même, 15 écoles avec 3.000 escrimeurs, la sélection en est d'autant facilitée.

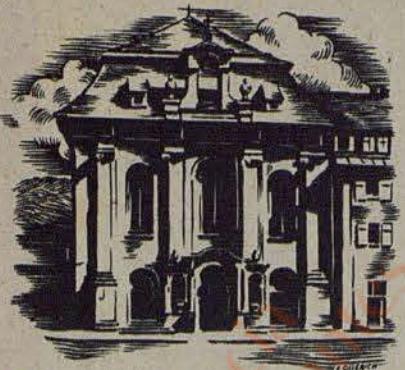
Rivaux les plus redoutables de la Hongrie, les Italiens ont gardé la manière classique d'attaque, souple et prudente. Les Hongrois, au contraire, sont perpétuellement en mouvement et imposent leur allure endiablée à l'adversaire. L'amour-propre national, l'esprit de compétition, l'ardeur de vaincre, renforcent leur valeur. Un gala d'escrime à Budapest constitue un événement sportif et mondain d'une portée internationale.

Toujours prêts

Tandis que je fais ces réflexions, la salle d'armes se remplit. A l'un des angles de la pièce, croisant le fer avec un de ses élèves, le maître lui fait « jaillir l'âme du corps ». C'est le mot d'un champion connu pour décrire l'enseignement de Santelli. Plus loin, le champion d'Europe Dumay parle de la jeune génération. Un autre champion d'Europe, Gerevich, mène un assaut furieux contre son frère. L'escrimeur olympique Berczelli, discute avec un groupe de camarades. Debout, le colonel Piller qui, avec le regretté lieutenant von Tersztyansky, fut champion d'Europe en 1927 et champion olympique en 1928, observe. Le colonel Piller représente aujourd'hui l'escrime au sabre hongroise, vainqueur dans de nombreuses rencontres, il est aussi le chef de l'équipe nationale, et suit avec attention l'entraînement de ses hommes.

Au revoir

Je salue le vieux maître et prends congé de ses élèves. Dans l'escalier, le mot de mon ancien professeur d'escrime me revient à l'esprit. Je lui avais demandé le secret des succès continus des Hongrois, il me répondit : « Allez voir Santelli à Budapest, vous saurez ce qu'est l'escrime au sabre. » Mon vieux professeur ne s'était pas trompé. En dépit de ses durs combats à l'est, l'allié hongrois ne délaissait pas le sport. Les Hongrois restent les princes du sabre.



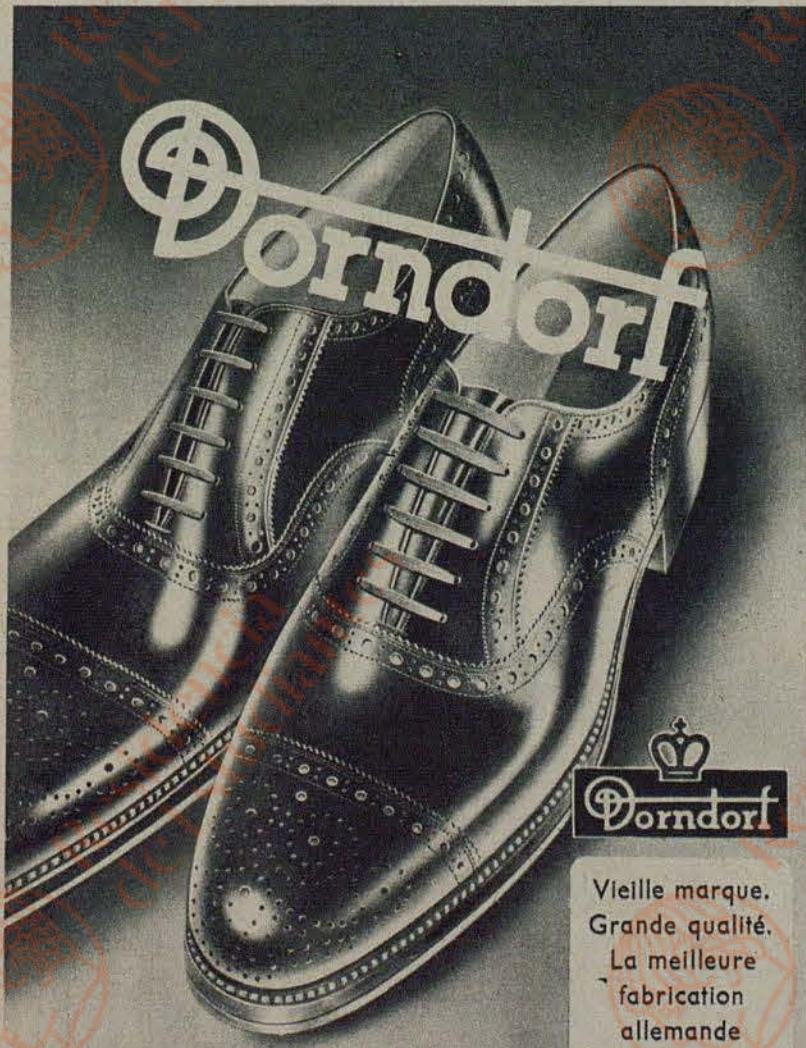
C'EST dans ce cloître de la fin du XVIII^e siècle, à Oberndorf, sur le Neckar, que s'installa, en 1811, la fabrique royale d'armes du Wurtemberg. Là travaillait comme armurier Franz Andréas Mauser, père de deux frères devenus plus tard célèbres, Wilhelm et Paul Mauser. Le premier grand succès qui rendit leur nom célèbre dans le monde fut la construction du nouveau fusil d'infanterie M/71, celui de l'armée allemande de 1871. Ce modèle, perfectionné sans cesse par son inventeur et transformé en fusil à répétition, était encore, en 1884, l'arme du soldat allemand. Son perfectionnement définitif fut le célèbre fusil 98, qui, aujourd'hui encore, après 40 ans, n'a pas été dépassé. Cependant, si, comme dans la première guerre mondiale, le Mau-

ser 98 est encore l'arme du fantassin allemand dans sa lutte pour la victoire, il est bien évident que les Usines Mauser n'en sont restées ni à leurs premiers modèles ni à leur premier succès. Grâce à une expérience de nombreuses années, grâce à d'incessants travaux de ses bureaux d'étude et de ses ateliers, grâce aussi à l'aide du nouvel institut de recherches d'armement, les Usines Mauser ont pu fabriquer des armes d'une conception toute nouvelle. Le développement et le perfectionnement de la technique ont pourvu d'armes automatiques les combattants de l'infanterie, les aviateurs et la D.C.A. Leur emploi dans l'armée, la marine et la Luftwaffe a démontré de nouveau l'excellence et la qualité des armes Mauser.

employées dans la lutte pour l'avenir de l'Europe.



MAUSER-WERKE AG.
OBERNDORF - NECKAR



150342

DORNDORF-SCHUHFABRIK · ZWEIBRÜCKEN

Dr. Schleußner

ADOX

FOTO

*La plus ancienne
fabrique photo-
chimique du monde*

A travers les sept Mers.

les joyeux livres de voyages, les œuvres pleines d'entrain du globe-trotter Hakon Mielche, vous conduiront vers des îles sauvages, encore à peine explorées, des mers du Sud et de la Terre de Feu.



*Wollen mal sehen, ob die Erde rund ist
Reise ans Ende der Welt
Im Reiche des Kondors*

Les trois volumes, totalisant 922 pages, avec 170 photographies et de nombreux croquis à la plume, de la main de l'auteur . . .

seulement RM 22.50

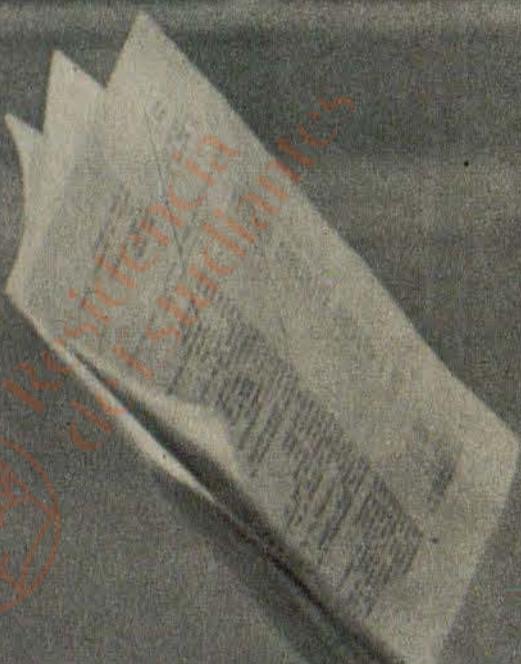
Contre paiement mensuel de RM. 5.— sans augmentation de prix et avec droit de retourner les volumes dans l'espace de 15 jours s'ils ne plaisent pas. Les volumes ne peuvent être vendus, livrés ou échangés séparément. Ils ne sont publiés qu'en langue allemande. Au cas où le pays du destinataire permet à la livraison une réduction d'exportation de 25%, le prix des

RM 16.90

Importation sans frais de douane et facilités de paiement. (Caisse d'Epargne postale et Compte de banque dans 12 pays). La série est destinée seulement à l'exportation. Le paiement ne peut s'effectuer qu'en monnaie du pays ou par clearing, selon le cours de clearing valable au jour du paiement.

FACKELVERLAG STUTTGART M 502 (Allemagne)
Abteilung Exportbuchhandlung

Signal



Devant

les œuvres des ar-
tistes combattants

Une exposition ambulante: "La
guerre et l'art", montre les
œuvres exécutées par les sol-
dats des nations alliées.

Cliché du correspondant de
guerre Rohmann (PK)